

Le **rock progressif** se déplace par bonds, aime le *double dutch*, et trouve intéressant de participer à des compétitions de bobsleigh (pour peu qu'on lui foute la paix cinq minutes).

Appas

[DÉBUT]

Ja compozz les parules du groupe de rack progressif Paillason. Je me fiche des crêteêk. Je peux aussi parler normalement, sans accent stupide. Je peux aussi faire ce que je veux. Je m'en fiche. Si vous ne connaissez pas Paillason, je vous donne un exemple des paroles que je keupoze.

Dans ma cuisine ce matin
Le micro-ondes a fait joyeusement
Ding.
Mais je lui ai flaqué une claque
Dans la porte
Car j'avais perdu au tirage au
Sort du grand jeu des yaourts
Qui n'Ont Pas de Nom de Marque Écrit Dessus.
Trois têtes de snowboarder
Sous l'opercule
Ça veut dire que tu l'as

Dans le derrière.
J'ai mis la radio,
Mais j'ai dû la faire exploser
Au mini-Uzi
Car c'est Alain Souchon
Qui geignait.
Je lui ai peut-être réglé
Son problème.(...)

Voilà les lyrics que je kapozz pour Paillason, et ce sont des paroles qui conviennent super-bien à notre musique ambitieuse et progressive. Je suis aussi bassiste. Je me moque des critiques. Je me mok des fans qui me félicitent pour l'ironie au 10^e degré de mes paroles. Il n'y a pas d'ironie. C'est des paroles normales. Il en faut. Je les fais et puis on chante avec, c'est tout. Si ça vous gêne d'entendre quelqu'un chanter « *Je me fais cuire un œuf au plat dans ma cuisine pour ne pas m'ennuyer cet après-midi car il pleut* », c'est que vous n'aimez pas vraiment la musique, ni les œufs au plat. Nos morceaux sont composés avec des tas de notes de musique très rapprochées qu'il faut jouer à toute vitesse. Chaque membre du groupe est un virtuose. Moi, à la basse, je n'hésite pas à jouer, de temps en temps, quelques mesures à la quadruple croche pour casser la monotonie. Je fais également des solos de basse de 15 minutes, ce qui, sur un morceau de 33 minutes, est le signe que j'occupe une place de premier plan. Car je suis aussi le chanteur. Et la composition des paroles est entièrement sous mon contrôle. Je fais

ce que je veux. Je ne dispose pas d'une voix très puissante et, parfois, je suis à la limite de chanter faux. Mais comme j'ai l'accent anglais, ça donne un style. Et puis je trouve que mes paroles simples, ordinaires, dégagent une poésie tranquille et intemporelle. Je vous redonne un âxemple.

Le chat n'a pas mangé ses croquettes.
C'est ainsi, parfois, les mardis soirs,
Quand le camion des poubelles
Est en retard
Sur son
Horaire.

J'aime bien quand l'orgue d'Edward vient souligner la dernière syllabe de « horaire ». Ça fait un effet assez chouette et ça intrigue l'auditeur qui se demande pourquoi on insiste à ce moment-là sur ce mot précis. Avant, Brian, le batteur (à œufs¹), mettait un double coup de cymbale sur « pou-belles ». On lui a expliqué que là, il devenait lourd, et qu'il sortait complètement de l'esprit du rock progressif. « *Va jouer chez Metallica, si ce genre de truc te démange* », qu'on lui a dit. Il faut savoir que Brian est un garçon sensible, un grand échalas avec un abat-jour de cheveux qui cache le haut de son visage. Ce garçon est un peu shoe-gaze²,

1 C'est une blagg.

2 Style de musique rock où les guitaristes introvertis jouent toujours en regardant vers le bas, donc en direction, généralement, de leurs chaussures.

par certains côtés. Je pense qu'il a souffert de notre remarque. Depuis, son jeu de cymbale sur « Julie mange un gâteau » est moins efficace. Il a peur de faire lourd. Avec Peter, le guitariste, j'ai tenté de le remettre sur la voie. Patiemment, sous le calme plafond de la bibliothèque de Tossigny – un beau bâtiment en briques avec des tours et des créneaux au milieu d'une prairie très verte – on lui a bien rappelé que les cymbales tenaient un rôle capital dans « Julie mange un gâteau », qu'elles intervenaient en totale liberté, hors tempo, dans l'anticipation légèrement retardée des temps forts, en vibrations travaillées au moyen de glissés de maillet, lesquelles vibrations instillent comme une brume scintillante dans le décor du morceau, surtout entre la 17^e et la 25^e minute. Mais Brian a fait, il faut le dire honnêtement, sa mauvaise tête. « *Je comprends rien à c'que vous dites* », a-il rétorqué à voix haute dans l'immense salle studieuse de la bibliothèque. On a eu de la chance de pas se faire virer, car le bibliothécaire adjoint est un fan de Paillason. Il s'est d'ailleurs un peu intéressé à la conversation et, immédiatement, il a trouvé le mot juste pour que Brian comprenne. « *Il faut que dans Julie mange un gâteau vous n'hésitez pas à laisser souffler le vent de l'eau.* » Ce genre de formule, moi, je suis incapable de les sortir et je dois dire que je les trouve vachement hermétiques, dans l'ensemble. Mais avec Brian, qui est un grand insecte ultra frissonnant, ça a super bien marché. Il a même relevé la tête et, pendant deux secondes, on a eu la chance de voir ses yeux pâles et globuleux. J'ai aussitôt proposé

au bibliothécaire adjoint de devenir membre de Paillasson. « *Pour quoi faire ?* » m'a-t-il demandé. « *Pour coacher Brian* », que j'ai répondu. Je suppose qu'il aurait aimé faire autre chose, mais tous les autres jobs sont pris, dans Paillasson. Basse, batterie, chant, clavier, guitare, nettoyage des instruments, gestion du stand de t-shirts et CD's, marketing viral, street marketing, over buzz, site web, MySpace, Facebook, YouTube, mail, Tweeter, Skype, SMS, MMS, blog, tartines de Nutella pendant les répétitions. On est complet. Paillasson est un groupe cohérent et soudé. Pas la place d'y glisser la moindre brindille. On n'est jamais d'accord sur rien, mais quand il faut dire « non » à quelqu'un tous ensemble, on sait faire. Alors, devenir coach de Brian, c'est quand même une opportunité exceptionnelle qu'un garçon intelligent, raisonnable et carriériste ne peut laisser passer. Le bibliothécaire adjoint, qui s'appelle Patron (un nom prédestiné, ne trouvez-vous pas ?) caresse forcément, quelque part, à un moment ou un autre de la nuit ou de la journée, l'espoir d'accéder aux fonctions de bibliothécaire en chef. C'est humain. Le problème avec la bibliothèque où Patron travaille, c'est qu'il n'y a pas de bibliothécaire en chef. Juste un adjoint (c'est lui), deux stagiaires de longue durée et un chercheur en paléographie qui n'est pas sorti de la salle des incunables depuis cinq ans. Patron n'a donc aucun avenir dans cette minable petite boîte à chaussures. En rejoignant l'univers du rock progressif, il pourra progresser. Et je ne dis pas ça pour le plaisir (qui n'en est pas un) du jeu de mot facile. Les

gars de Paillason et moi, nous sommes dans une réelle dynamique de développement exponentiel de notre créativité musicale. Nous pouvons tout nous permettre puisque nous n'avons plus besoin – et depuis longtemps – de l'autorisation de Colette Leibovitz pour utiliser la salle de répétition du Foyer des Jeunes. Nous avons grandi. Nous ne sommes plus au lycée. Mais où sommes-nous alors ? Dans la certitude de construire une musique dont beaucoup d'oreilles ont besoin... Certains, parmi, nous, habitent encore chez leurs parents, d'autres occupent des postes à responsabilité à la tête de multinationales pétrolières ou informatiques. Moi, personnellement, en tant que bassiste et « parolier » – comme on dit dans la chanson française – je donne des cours de démolition de bâtiments industriels et assure parfois quelques missions d'une heure ou deux d'exploration océanographique en Antarctique. Mes clients sont de très affables [morses ??]³. C'est très cool⁴. Mon indépendance financière – et donc artistique – ne fait, par conséquent, aucun doute. Oui, d'accord, c'est bien beau, parfait, *bigup*, me direz-vous (et je ne vous ferai pas l'affront de ne pas m'en réjouir), mais si Patron quitte son poste de bibliothécaire adjoint pour rejoindre Paillason en tant que « psycho-coach » de Brian, comment fera-t-il, de son côté, pour garantir son indépendance financière, et donc, artistique ? Écoutez, je ne suis pas inquiet. Car je

3 « Affables les morses, le repas est prêt ! ».

4 La note 3, c'est une blague.

suis en mesure, grâce aux excellentes relations que j'entretiens avec les frères Mehdioui, d'obtenir pour Patron un emploi de gardien d'entrepôt correctement rémunéré, quoique principalement en liquide. Et, coup double, nous pourrions installer notre matos dans l'entrepôt et y faire toutes les répètes que nous voudrions. Peter, le guitariste, toujours blond, bouclé et amateur de bière, m'a demandé si les frères Mehdioui aimaient le rock-prog. Je lui ai répondu que je n'en avais pas vraiment discuté avec eux mais que cela ne m'étonnerait pas. Les Mehdioui sont, tous les deux, extrêmement actifs et entreprenants et donc, de ce fait, sensibles au concept de progrès qui est au cœur même de ce rock progressif que nous jouons et aimons tant. Les frères Mehdioui possèdent, je crois, un certain nombre de bars et de discothèques. Un jour, certainement, j'arriverai – sans grande peine – à les convaincre d'accueillir Paillason dans l'un ou l'autre de ces lieux. Comme on dit, « c'est tout bénéf pour tout le monde ». De notre côté, nous nous créerons des occasions de populariser notre style de musique auprès du grand public, et, pour leur part, nos amis les Mehdioui bénéficieront d'un événement musical *live* susceptible de doper significativement la fréquentation de leurs établissements. Nous sommes à l'aise devant toutes sortes de public. Le rock progressif est universel. Et les chansons, dont je suis l'auteur des paroles, tout en permettant au chanteur – c'est à dire moi – de chanter des mots, sont porteuses d'images et d'émotions où tout un chacun peut se reconnaître. Laissez-moi

vous donner un simple exemple.

La porte du frigo grince,
Mais j'allume quand même
La lumière de la cuisine,
Car j'aime bien entrer dans la cuisine
Pour manger
Du miel,
Ou alors, si le temps le permet
Du saucisson.

Qui n'a jamais, dans sa propre vie quotidienne, fait d'expérience similaire ? Au lieu de saucisson, ça peut être du fromage Kiri. Et le miel, bien sûr, peut être remplacé par une large gamme d'aliments dont de larges pans de la population sont friands.

[PAUSE TECHNIQUE 1]

Notre musique est complexe, virtuose, mais les paroles qui voguent sur nos harmonies délivrent des messages unificateurs, susceptibles de faire vibrer, en chacun, des fibres intimes. Et avoir une fibre intime qui vibre, c'est bien. C'est chouette. C'est sensass. C'est bath. C'est de la balle. De la bombe, bébé. Tu le kiffes. Bigup. Et ça encourage Peter à nous ciseler des *solis* de guitare dont la complexité nous tient tous, parfois, tellement en haleine qu'on en oublie de jouer. En plus, Peter a les yeux du public braqués sur lui. Je ne vais pas dire que ce genre de situation m'énerve, ou que j'éprouve une quelconque jalousie à l'endroit de Peter, mais, après 4 minutes / 4 minutes 30 de solo, généralement, je fais signe aux autres de relancer la musique. Parfois, pour que ce soit plus efficace, je baisse un tout petit peu le volume de l'ampli de Peter, en faisant gaffe à ne pas me péter la gueule sur les cannettes de bière en verre qui jonchent le sol au pied de ce même ampli. Ça me fait mal au cœur d'en arriver là, puisque, après, on sent que Peter est tout triste, pas dans son assiette, un peu anxieux. Il a peur que sa guitare ait un problème de micro ou de câblage. Ou alors, il remet en question son talent, voire même sa coupe de cheveux, sa blondeur et ses boucles. Mais, comme je finis toujours par le dire à Peter, quand on joue du rock progressif comme le nôtre, exigeant,

polymorphe, en perpétuelle évolution par rapport à son évolution, ce genre de petites mésententes est inévitable. Car – et c'est une règle impérative dans Paillason – chacun doit pouvoir exprimer sa personnalité dans toute la plénitude de ses infinies facettes. Au début, on écrivait tous nos morceaux sur du papier à musique. Mais, du fait de l'extrême densité du paysage rythmique, mélodique et harmonique que nous construisons, ces malheureux documents sont devenus illisibles, tant pour les notes que pour les annotations, variantes et commentaires et gribouillis divers apportés par chacun de nous, sauf Edward qui lui, conserve en double dans des valises toutes les partitions de toutes nos compositions avec ses propres annotations. Progressivement – c'est le cas de le dire – nous avons abandonné les partitions au profit de l'improvisation expérimentale. Ce qui demande une sorte de précision sans défaut dans l'appréhension du flou. Nous sommes libres, mais savons que le prix de cette liberté c'est la discipline, inhumaine, que nous nous imposons. Et ceci ne peut se concevoir sans un programme de maintien en forme physique qui nous voit, deux heures par jour, qu'il pleuve, neige, vente ou ne fasse rien, pédaler, tantôt avec les pieds, tantôt avec les mains, sur des vélos de training spéciaux adaptés au rock progressif. D'abord, ils sont génialement décorés de peintures super chouettes, très bien peintes, avec des dieux égyptiens, des nuages d'astéroïdes bleu-argenté et des femmes super belles en chemises de nuit longues, blanches et translucides. D'ailleurs Kubaï, l'artiste qui a

peint les vélos, c'est lui, aussi, qui a peint nos guitares et notre batterie. Edward a refusé que Kubaï intervienne sur ses claviers. Et Edward a fait le choix de les décorer lui-même avec une marqueterie en pierres dures polychromes qui donne un joli effet, mais surtout, vu de près. Car Edward a super soigné les détails. Je ne vais pas le lui reprocher, ni tenter de diminuer la qualité de son travail. Cependant, je trouve, qu'en concert, ma basse, de loin, est plus jolie. Plus proche de l'esprit rok-prog. Quand je fais le solo de *Bon sang, toutes ces Fées qui sortent de la grotte*, j'adopte un jeu de scène acrobatique qui me permet de mettre en valeur toutes les possibilités de reflets de ma basse. J'ai aussi des cordes qui deviennent bleu fluo sous un éclairage à la lumière noire (et pas l'inverse). Ça aussi, je dois dire, c'est trop tope. C'est magique. Ça entraîne le cerveau vers des rivages inexplorés où une mer phosphorescente vient lécher des plages de sable turquoise. Sans répit. Une vague succédant à une autre vague, et ainsi de suite, pendant des millénaires. Je ne suis pas certain, pour ne rien vous cacher, que Brian ait la même approche que moi concernant les rivages inexplorés avec de l'eau turquoise. Je pense que c'est dû à la nature même de son instrument. Parce que finalement, Brian, on peut pas vraiment affirmer – si on est honnête – qu'il fasse de vraies notes avec ses baguettes. Vous voyez ? C'est du rythme. C'est des impacts sonores, des chocs, parfois brutaux, entre le bois et la peau ou entre la peau et le bois ou entre le bois et le métal ou entre le bois et le ventre d'Edward

quand Brian et Edward discutent avec passion d'un point de théorie musicale. Brian est, de fait, un garçon fractionné, dans sa tête. Pas de longs souffles de vents océaniques, pas de longues distances de tartine recouverte d'une couche lisse et uniforme de pâte à tartiner chocolat-noisette. Pas de façades monumentales et géométriques d'immeubles dingues, tout en verre, qui montent à l'assaut du ciel, tout en paraissant, par le jeu de leurs reflets, vouloir l'imiter et se confondre avec lui en une osmose simple. L'imaginaire musical de Brian, je pense, devrait être comparé à un plat de lentilles où, certes, une sauce lie les lentilles mais où, cependant, chaque lentille est une unité distincte. Je ne dis pas que, quand il joue, Brian voit des lentilles jaillir en gerbes autour de lui et s'enspiraler sur des kilomètres en processions interminables, tentaculaires et arabesques. Je pense qu'il doit percevoir une multitude d'ampoules clignotantes, vous savez, ces ampoules qu'on met autour des miroirs de maquillage, un peu comme s'il était enfermé dans une loge surpeuplée de danseuses de *french-cancan* affairées, pépientes, scintillantes ainsi que pourvues de seins parfumés et pointus. Je vous rassure, ça ne va pas plus loin, sinon Brian perdrait le contrôle de son instrument. De sa batterie, je veux dire. Il n'est pas facile, en effet, voire impossible, de jouer correctement du prog-rock si l'on croit sentir sur ses joues les effleurements répétés d'un certain nombre de poitrines féminines libérées de tout sous-vêtement. Notre musique nous impose une certaine discipline. Pas

monacale. Non, pas à ce point. Juste austère et inhumaine, avec des pauses où nous pouvons nous relaxer en étant seulement ascétiques. Voire en nous autorisant un peu d'anorexie. Oui, une discipline. Notre musique ne souffre pas l'approximation. Je pense que vous l'avez remarqué, nos partitions sont truffées de silences, demi-silences, pauses, demi-pause, quart de silence et j'en passe. Donc, de ce fait, la musique s'arrête, puis reprend, puis s'arrête pour reprendre de nouveau, et ainsi de suite. Vous voyez ? Et ce sont tous les instruments qui s'arrêtent ensemble, n'est-ce pas. On ne doit avoir aucun décalage entre nous. Celui qui serait décalé, « pas en place » comme on dit dans notre jargon, serait immédiatement écartelé par six éléphants et arrosé vivant de pisse de chouette – je plaisante, c'est juste une image. Je vous donne un exemple. Au début de *Magic Love en désert de Wheeling*, moi, je joue un petit thème introductif à la quintuple croche pointée qui doit se caler au millimètre sur le jeu de toms hypercomplexe de Brian. Il est évident que si j'imaginais, à ce moment-là, qu'une main experte et fine, aux ongles nacrés, caressait l'intérieur velu de ma cuisse, j'aurais les pires difficultés du monde à être musicalement bien « en place ». Pour bien jouer le rock-prog, il faut aimer le rock-prog. Et pareil pour le prog-rock, d'ailleurs. Nous sommes rigoureux, virtuoses, enchanteurs, jamais cruels. Nous savons dire « stop » quand, après 30 heures de studio sans vraiment de grosse pause, une certaine nervosité commence à s'emparer des gars qui s'occupent de la prise de son.

Pour eux, assurer l'enregistrement d'un groupe comme Paillasson, ça représente une expérience professionnelle unique, très formatrice, source de frustration, de stress, de haine de soi, et d'une approche totalement renouvelée de l'écoute musicale. Bien souvent, les gars râlent, s'enivrent ou vont pleurer dans une arrière-cour. Mais, quelques mois après, il faut les entendre parler de nous. « Oui, j'ai bossé sur le dernier triple album de Paillasson, mec. Et si c'était à refaire, je te jure qu'ils pourraient fouiller l'Europe entière sans me mettre la main dessus. » Et pourtant, croyez-moi, les ingés-son, c'est des coriaces. De vraies saletés. Pires que des ronces enchevêtrées aux abords d'un château médiéval, pire même que des châteaux médiévaux envahis par des ronces enchevêtrées, pire aussi que des châteaux médiévaux envahis par des ronces bien peignées. Les ingés-son, il faut le savoir, se tapent sans broncher des séries d'albums de pop-pouffes⁵ hareunebi⁶ ainsi que des enregistrements de musique symphonique contemporaine française. Ce ne sont donc pas des « tafiotes », pour reprendre – sans le cautionner – un terme utilisé dans l'armée de terre et la police municipale. Tout ça vous donne donc une idée de l'intensité musicale que nous, Paillasson, on dégage. Et je pense qu'il ne s'agit pas simplement d'un phénomène acoustique. Il y a autre chose, dans notre musique. Un

5 Terme emprunté à Vinsh (www.jdjhdjhhjj.fr)

6 Francisation vinshienne (voir note *supra*) du « mot » américain *RnB*, désignant un style de musique d'origine nord-américaine que [d'aucun/s ???], parmi nous, doivent connaître.

truc, une entité, une monade, un kif, qui te remue en profondeur les viscères de ton ventre et crée dans ton cerveau – car tu en as un – des réactions synaptiques incroyables. Paillasson emmène, violemment, ses auditeurs dans un état second. Et ils n'ont pas le choix. Car c'est nous qui commandons. Quand, pendant les concerts, des gens dans le public s'affalent sur eux-même en se bouchant les oreilles, ce n'est pas, comme on pourrait croire, pour échapper au son de Paillasson, mais c'est, au contraire, pour mieux le retenir en eux et s'y abîmer en une sorte de syncope extatique, très agréable et sans danger, quoi qu'en disent les équipes médicales qui viennent les évacuer de la salle. Nous, de notre côté, on ne peut pas trop se permettre de se laisser entraîner par notre musique, parce que notre musique, il faut bien qu'on la joue si on veut qu'elle soit musique. C'est notre devoir de la faire exister. Et de réussir à ne pas être emporté dans ce que certains nomment une « transe », ça demande de solides qualités morales, une bonne dentition, des pantalons en laine toujours lavés à 30°, une confiance inébranlable dans les produits financiers qu'on vient d'acheter en répondant à un mail expédié du Sénégal, un respect sincère de trois couleurs prises au choix dans le drapeau national, une automobile sans rayures et une collection de maquettes d'avions bimoteurs ne comportant aucune erreur historique. Peter, toujours un peu vulnérable et qui a tendance, parfois, à se laisser aller à une certaine forme de facilité, avait suggéré que nous engagions des musicos pour jouer à notre place pendant les concerts.

Comme ça, selon Peter, on aurait pu s'écouter et – sans risque d'interruption du concert – se laisser planer dans les nuées supernaturelles où tourbillonnent les images hypnotiques que notre musique, à coup sûr, à chaque fois, produit. C'est Edward qui, le premier, a opposé un refus net à la proposition – un peu farfelue, quand même – formulée par Peter. Edward a indiqué en effet, à Peter comme à nous tous, qu'il refusait – lui Edward (et non Peter) – catégoriquement... Mais qui est Peter, qui est Edward, finalement, dans tout ça ? Et vous, qui êtes-tu ? Edward a donc signifié qu'il refusait catégoriquement de prêter ses valises de partition à qui que ce fût. Et Brian, pour sa part, a également dit « non », et c'est logique, parce que cette solution – totalement abracadabrante quand on y pense – l'aurait privé de son solo principal de 40 minutes, ce qui, reconnaissons-le, compte tenu de la psychologie de Brian, aurait été carrément inhumain. Et aurait inhumé le solo. Qui aurait pu l'humer dès lors, le solo ? Un citoyen de Lomé ? Mais non, c'est la capitale du Togo et au Togo on n'aime pas le prug-ruck .Ce qui est sage. Que disions-nous, au fait ? Merci au réalisateur qui me souffle la suite dans mon oreillette. Vous voyez, nous sommes ici dans une émission décalée où on n'hésite pas à montrer les coulisses. On s'adresse à public de jeunes actifs urbains, ici, monsieur. Pas à des ruraux nostalgiques de la télévision comme on la faisait à l'époque de Napoléon III. Je vous disais donc, avant de m'interrompre moi-même – hi, hi – qu'il aurait été cruel de supprimer le solo de Brian. Et pour tenter

d'adoucir la déconvenue de Peter devant cette pluie de refus, j'ai dit à tout le monde que le principe me semblait « intéressant », qu'il fallait y réfléchir « dans les meilleurs délais », dans le cadre d'une « vaste consultation de tous les partenaires concernés » afin de dégager « les grands axes de travail » sur lesquels les différentes commissions créées à cet effet « ne manqueraient pas de se pencher ». Il faut me comprendre. Je suis le leader de Paillasson. Je suis garant de la cohésion du groupe. Les autres gars me font confiance. Je dois gérer les différences et, après avoir organisé tous les débats démocratiques, tables rondes, colloques, séminaires, journées d'étude, universités d'été, cercles de parole, *chat* en direct, vos questions par SMS, *flashmobs*, ta mère en skis dans la mosquée... après avoir organisé tous ces trucs participatifs, je dois prendre la décision qui m'amuse le plus. Comprenez bien, je ne veux pas que Paillasson se transforme en une sorte de gros protoplasme sans saveur. Nous devons marquer notre singularité dans un paysage musical actuel qui, avouons-le, rendrait plus d'une vache neurasthénique – à supposer qu'on parvienne par un tour de force insensé à placer des vaches dans un paysage musical. Le prog-rock demande donc un engagement total de soi-même. Nous ne sommes pas des truqueurs. Sur scène, ce qui sort de la sono, c'est nous qui le jouons. Moi quand je balance un mi grave, et bien le mi grave qui sort des [baffles], c'est le mien, et je vibre avec lui en grinçant un peu des dents, mais ça ne s'entend pas que je grince des dents.

Car mon mi grave, il a vraiment la patate des notes authentiques. Et si je décide, inopinément, clopin-clopant, d'ajouter un do aigu (qui ne figure pas dans la partition de la valise d'Edward), je sors un putain de do aigu de sa mère. Et ça, personne, pas même les gros gnocchis rasés du service de sécurité – qu'ils sont grotesques – ne pourra m'en empêcher. C'est la pulpe de mon index qui a voulu faire vibrer le corde de ma basse. Ce qui se passe, c'est un truc charnel, c'est animal. Mes mains sont des saucisses. Je suis un steak à point qui balance le son. Et je fais ce que je veux. Saucisses de Strasbourg, de Francfort, de [Meurtaux], je n'ai pas de limites. Si je veux être un gigot, je suis un gigot. Si je veux être un plat de tripes insaisissables, je suis insaisissable et ma visqueuse vélocité bassistique en laisse plus d'un, que dis-je, plus de 10 milliards comme deux ronds de flanc, et même quatre ou huit ou plus. Avec notre musique, les gars de Paillason et moi, on s'est ouvert un champ de liberté. Et celui qui pourra nous empêcher de labourer ce champs est loin d'être né. Si ça se trouve, il n'est même pas encore mort. Et je tiens à indiquer aux oiseaux de mauvais augures, qui aimeraient bien nous voir échouer, que le nombre de personnes pas encore nées ou déjà mortes, qui objectivement ne peuvent rien contre nous, est infiniment plus considérable que celui des vivants susceptibles de vouloir nous mettre des bâtons dans les roues. Les statistiques jouent en notre faveur. Et puis ceux qui veulent nous empêcher de labourer je leur dis « Venez ! ». On les attends, les doigts de pieds sereins

dans nos bottes.

[PAUSE TECHNIQUE]

Nous, on trace notre route malgré les précipices. Parce que, les précipices, ils sont de la même race que nous. Profonds, dangereux, gigantesques, mystérieux, beaux, à la fois ténébreux et miroitants d'éblouissantes gouttes de rosée magique. Là, Edward me fait une mauvaise plaisanterie en disant que la rosée magique ce n'est rien d'autre que Peter qui a sué. Ça brise la poésie, comme remarque, mais ça prouve que chez Paillasson, aussi, on prend le temps de rigoler. Et pour ça, quand on lui fout la paix sur les questions de partitions et qu'on le charrie pas trop sur son flanger qui sature, Edward il en sort de très drôles. Je vous en dis juste une, au passage : c'est un guitariste *country* qui rencontre un guitariste *heavy metal*. Le mec de la *country*, il dit à l'autre : « Si j'avais tes cheveux à la place de ma moustache, même Charlie Chaplin ne serait plus crédible. » Non mais elle énorme, celle-ci, voyez-vous ? En plus, pas besoin de la comprendre. Edward, nous en sort comme ça dès qu'il a une minute pour mordre dans son panini au poulet. Parfois, Brian, ajoute sa petite touche personnelles et ça se finit en bataille de raviolis en boîte toujours dans leurs boîtes. Quelle marrade ! À la mesure de l'importante pression que nous accumulons, sans moufter, du fait de la complexité et de l'intensité de notre musique. On est graves, de ce point de vue là, c'est sûr. Des fois – je vous le jure sur la tête de ma mère embourbée dans une

fondrière en Sologne – mes lèvres vont tellement vite pour chanter les paroles que le son de ma voix ne sort que bien après. D'où – vous l'avez deviné – les abjectes accusations de *play-back* (ou *lip dub*) dont j'ai fait l'objet de la part de certains fielleux amateurs de musique symphonique. Qu'ils sachent un peu, ces mastodontes miraculeusement préservés depuis le [précambrien], que j'aime ma voix. Ma voix, c'est moi. Et pas l'inverse. Je la trouve, elle me trouve, on se rencontre, on s'emperlificote en papotis de bonheur et loin devant, par delà même les hauts remparts de la puissante cité carthaginoise, elle va porter des mots de flamme bleue et douce, non brûlante, dans les zones les plus peuplées d'un désert qui, de fait, n'en est plus un. Et cette voix ne se balade pas seule, comme une conne, à poil dans les oasis et les supérettes. Elle est vêtue de mots. Oserais-je dire que les mots – mes mots – vont jusqu'à constituer sa substance même. Je ne vous conseille pas, lors d'une excursion en forêt, à vélo et en bermuda, de vous prendre une de mes phrases dans la face. Vous auriez, à coup sûr, à régler une facture de réparation de guidon, de phares, de roues, de pédalier et de sonnette dépassant de loin la valeur d'achat de votre bicyclette. Tant pis pour vous si, dès lors, vous passez la nuit sur l'accotement – non stabilisé – de la départementale agreste en sanglotant, les genoux couronnés d'écorchures brûlantes. La musique, vous savez – et plus que toute autre, le prog-rock – n'est pas une activité de loisir et de plein air. C'est une liberté qui, bien que rigoureusement élaborée dans la

souterranéité d'une cave-studio, explose à l'extérieur, pulvérisant avec panache et grandeur les puissantes palissades branlantes des conventions sociales et des certitudes construites par ceux qui, les malheureux, doutent tant. En insistant sur la voix de ma voix, je ne voudrais pas jeter la basse dans l'ombre. Aussi incroyable, miraculeux, surhumain que cela puisse paraître à certains d'entre nous, je suis en capacité et de chanter, et de jouer de la basse en même temps, sans me tromper. Car le risque, quand on fait ça, c'est que la voix se mette à chanter la basse ou que la basse vienne pousser la chansonnette aux côtés aux côtés de la voix. Vous imaginez la confrontation musicale, et artistique, qui peut s'ensuivre ? La voix, également, peut faire trébucher la basse, laquelle peut entraîner à son tour la voix dans sa chute. Donc, pour assurer honorablement ma fonction de bassiste-chanteur, je dois travailler l'indépendance des différentes parties de mon corps, comme le fait si bien Brian derrière sa batterie où (pour exprimer la chose d'une manière qui vaut ce qu'elle vaut) « sa main gauche ignore ce que fait sa main droite ». Ce qui n'est pas vraiment le cas, en fait. Les deux mains ont chacune leur boulot bien précis, mais elles restent en contact, se tiennent ainsi au courant des activités de l'autre. Elles s'interpellent d'une fenêtre à l'autre dans l'étroite ruelle sicilienne. L'une agite un mouchoir vert en direction de sa copine, laquelle répond par un mouchoir jaune. Ou alors, de façon plus moderne, elles peuvent se transmettre des informations par SMS :

MAIN GAUCHE : Je vais passer en 6/8 dans deux mesures.

MAIN DROITE : Dans deux mesures, t'es sûre ?

MAIN GAUCHE : Maintenant, c'est plus que dans une mesure.

MAIN DROITE : Je n'arrive pas à le croire...

MAIN GAUCHE : Hé, c'est maintenant, débile !

MAIN DROITE : Maintenant quoi ?⁷

Ce court extrait de dialogue vous donne une idée de la complexité du jeu de batterie (et, accessoirement, de la nonchalance assez exaspérante de la main droite). N'oublions pas aussi que les pieds gauche et droit ont leur mot à dire. Quant à la tête, personnellement, je ne sais pas comment elle fait. À sa place, je crois que je demanderais expressément de ne plus faire de prog-rock⁸, ni aucune musique incluant de la batterie. Éventuellement, si on me suppliait, j'accepterais d'assurer le jeu de grosse caisse dans une fanfare spécialisée en slow-funk. Et pas à plein temps. Car dans ces histoires d'indépendance des membres, la tête se voit attribuer un rôle impossible : elle doit être un membre indépendant tout en assurant la coordination

7 Ce dialogue a été traduit, le plus fidèlement possible, du langage SMS.

8 Ou rock-prog, c'est pareil, au cas où vous vous seriez posé la question depuis le début de cet ouvrage. *Prog-rock* est anglo-saxon, car issu de l'appellation *progressive rock*. Rock-prog, lui est typiquement français. C'est un raccourci pour dire « rock progressif ». Petit jeu : trouvez le raccourci pour « pop populaire ». N'est-ce pas amusant ?

de l'ensemble des membres. Pas question pour elle de laisser contaminer par la [cymbale de charleston] et de passer, ainsi, un morceau entier à ouvrir et fermer la bouche, par un phénomène, funeste, de mimétisme, et de dégradante dépendance. Imaginez une tête qui ne pourrait faire autrement que de caler ses mouvements sur les baguettes au moment des roulements de caisse claire... ou la tête cymbalisée, ou la tête obnubilée par son rôle de « chef d'orchestre » de la batterie et qui s'imaginerait dès lors – la malheureuse – dotée d'un menton grosse caisse, d'un nez caisse claire, d'oreilles cymbales, de dents toms⁹, de lèvres charleston et d'une langue... langue. Et oui. Comment une langue ferait-elle pour tenir sa place dans un tel environnement ? Imaginez, car je sais que vous en avez la capacité, cette tête-batterie au moment du démontage. Quel déchirement, si on peut risquer cette méchante plaisanterie. Sentir, comme ça, ses dents dévissées par un technicien de scène aux doigts – et on ne peut, certes, lui en faire le reproche – aux doigts sales et visqueux. Donc, s'il vous plaît, laissons l'indépendance des membres aux batteurs, dont c'est le métier, et qui parviennent, on ne sait comment, à survivre à tous ces chamboulements. Non je n'ai pas sous-entendu que les batteurs de prog-rock étaient des machines à la froide précision métronomique, des sortes de squales à bras de [Vishnu], des psychopathes provisoirement absents de l'univers du meurtre, des monomaniaques multifonction, des robots humanoïdes aux yeux rouges

luminescents. Tout ça, ce sont des racontars colportés par de vieilles femmes superstitieuses, le soir, autour de la cheminée, dans les tristes cabanes des marais. Vieilles femmes coiffées de fichus. Tristes cabanes perdues dans la brume malsaine. Mais cabanes mystérieuses et fantastiques. Et les vieilles femmes aussi. De même que leurs filles jeunes, autistes, belles et diaphanes, souvent vêtues de chemises de nuit blanches et longues en gaze transparente. Et aussi leurs chiens au curieux mufles de cochons et aux fronts plantés de petites cornes. Et les cadavres de corbeaux morts (oui morts, oui cadavres) crucifiés sur la porte du frigo. Et les bijoux maudits, datant du mariage de ces vieilles femmes, bijoux qui luisent, sournoisement, sur le velours défraîchi d'un coussin rouge sang brodé du slogan « Vive le Président René Coty ». Un univers que nous, à Paillasson, on connaît bien. Moi, comme vous le savez, j'écris les paroles du groupe. Eh bien, de temps en temps, j'aime explorer cet univers et donner envie, par les mots, par la musique, par mon sang, ma respiration, par ma bouche, par les doigts et les pieds de tous les gars du groupe, mais aussi par les effets de réverb et d'écho que l'ingé-son balance sur ma voix, j'aime donc donner vie à un extraordinaire univers emberlificoté et clair-obscur de forêts enchantées où vivent des trolls, des nains, des sorcières, des fées, des dragons qui s'entassent les uns sur les autres dans des histoires complexes où, à la fin, le torque sacré des anciens rois de Kølgor vient résoudre tous les problèmes (alors que le démiurge Houazannaj tentait

d'égarer tout le monde avec un morceau de la vraie croix du Christ). Je vous donne un exemple de paroles pour que vous compreniez bien dans quelle optique je travaille, et ce, sans porter aucune paire de lunettes.

Aux tréfonds du gouffre
Des amazones de Lâmbiwann,
Le jeune seigneur Üdalf
Ne fit pas vraiment gaffe
Et embourba,
Bêtement, alors,
Les jambes de Iiyà,
Sa licorne bleue,
Et en vain cria
« À l'aide, les elfes ! »

Vous voyez tout de suite qu'on est ici dans une autre tonalité. C'est des paroles épiques et fantastiques, des petits déclencheurs d'immenses univers merveilleux et enchantés où la magie ne se réduit pas, simplement, à un lapin qui disparaît dans un chapeau. Les autres membres de PaillasSon sont totalement d'accord pour me laisser explorer cette voie créative dans certaines de nos chansons, mais « pas trop », comme me l'on dit Brian et Edward. Je le ai rassurés. Je ne suis pas du genre à collectionner et à peindre moi-même des figurines de [gobelins] en plastique. Les jeux de rôles c'est pas mon rôle. PaillasSon a une vocation plus large. Mais tant mieux, par ailleurs, si le groupe parvient à faire vibrer le cœur des *nerds* introvertis. Tant mieux si

nous faisons quelques dates dans les festivals médiévaux du Sud-Ouest de la France avec échassiers cracheurs de feu et vente d'hydromel. Nous aimons aller vers le public, quel qu'il soit. Serions-nous prêts à jouer devant des tortues de jardin ? La question ne me désarçonne pas. Nous avons fait plusieurs dates dans des chenils, avec beaucoup de plaisir et d'enthousiasme. On y a reçu un accueil vraiment sympa. Si nous jouons devant des tortues, certes, les jappements nous manqueront peut-être, mais de voir toutes ces petites têtes fripées osciller au rythme de *Le trottoir descend au prochain arrêt* ou de *Choppe tes chips* nous procurerait, sans aucun doute, des joies tout aussi intenses. Nous sommes tellement libres et créatifs dans notre musique – et dans notre tête – que nous avons la capacité, bien réelle, aborder sereinement les auditorios les plus variés. Collectionneurs de statues antiques, glaçons géants, orangers en pots, généraux nord-coréens, tonneliers sans travail, cracheurs de feu non médiévaux à la retraite, bœufs congelés, nuage de sauterelles, marins taciturnes, anthropologues, stocks de sandales en cuir, clubs de salsa, excursionnistes de plus de 50 ans, naturopathes, pintades, textes de loi, pompiers bénévoles, autostoppeurs, aéroliers, et bien d'autres encore. La musique de Paillason – ainsi que ses paroles, dont je suis l'auteur – est universelle, mais pas uniforme. En effet, Peter, par exemple, n'abordera pas un solo devant un public coiffé de chapeaux de gendarmes de la même manière qu'il l'aborderait devant des oies accompagnées de leurs éleveurs. On sentira

des variations notables, dans son jeu. Des accélérations moins lentes, des dissonances beaucoup plus mélodieuses, des solos qui auront tendance, parfois, à disparaître dans la masse sonore des autres instruments, une utilisation plus parcimonieuse de la pédale wah-wah... autant de stratégies de jeu – la plupart du temps, inconscientes – mises en œuvre afin de faire vibrer, chez ces divers publics, la « corde sensible », comme Peter aime à le répéter souvent (et un peu trop souvent, d'ailleurs). Moi, à la basse et au chant (car je fais les deux), c'est pareil. Dans certains concerts, je m'interdis d'utiliser la 4^e corde, car ce ne serait pas compris par le public, voire mal interprété et source de cohue et de rixes. Au contraire, dans d'autres concerts, je prends plaisir à gambader sur cette quatrième corde¹⁰ au risque, parfois, de lasser Edward qui, certes, aime bien la 4^e corde, mais n'en perçoit pas, comme moi, ni toutes les subtilités, ni tout le pouvoir évocateur. Et je fais attention. Car Edward est capable, au milieu d'un morceau, généralement entre la 12^e et la 18^e minute, de faire éclater sa colère de façon spectaculaire et bien gênante pour nous tous, en lançant violemment sur le sol, et en piétinant, avec fureur, son mouchoir en papier. Ou pire, sa bague *King Crimson*. Heureusement, Brian est là pour le calmer. Sans

10 Le *sol*. Le *mi* étant réservé à la première, le *la* à la seconde et le *ré* à la troisième. Ceci, bien évidemment, sur un instrument rigoureusement accordé. Dans le cas contraire on peut trouver des *fa#*, des *sib*, des *do*, des *sol#*, etc., qui conduisent à des aberrations qu'on peut qualifier, au mieux, de musique expérimentale ou, si on est vraiment honnête, de grosse galéjade.

interrompre son jeu de batterie, ce grand diable de Brian, parvient à se libérer une main [par-ci], un main [par-là], de temps en temps un pied ou l'autre, pour tapoter amicalement l'épaule d'Edward et lui faire des grimaces distrayantes qui ont le don de faire oublier à notre clavier ses sombres pensées. Peter, de son côté, n'a pas, dans ces [cas-là], un comportement très exemplaire. Il profite du vide sonore laissé par les synthés d'Edward pour improviser des accords ou des arpèges supplémentaires. Et je peux vous dire que si, par malheur, il est équipé de sa guitare à double manche, j'ai, pour ma part, deux fois plus de mal à lui faire cesser sa ridicule et inutile démonstration. Au début, je lui arrachais sa guitare des mains (tout en chantant et assurant ma partie de basse), mais ça ne servait à rien, car Peter dispose derrière lui – et je pèse mes mots – d'une forêt de guitares de rechange qui, dans les petites salles, s'étend parfois jusqu'au trottoir. J'ai renoncé également à demander à l'ingé-son de mettre à zéro le canal de la guitare sur la console de mixage, car Peter a toujours de très bonnes relations avec les techniciens et les ingénieurs du son. C'est son côté expansif, volubile, joyeux, fêtard, qui les séduit tous. Et puis tous ces gars sont fascinés par la virtuosité de Peter. Ils ont du respect. Et je les comprends, en un sens. Si au moment d'un solo rapide, vous essayez de suivre les doigts de Peter sur le manche, vous ne verrez qu'un manche et pas de doigts. Vous voyez le truc ? Des chercheurs en neurologie lui ont fait passer des tests avec des appareils de médicaux de haute technologie.

Croyez-moi ou non, leurs caméras spéciales n'ont pas réussi à filmer les doigts de Peter. Sur l'image, on voyait juste de furtifs halos blancs translucides pendant les passages lents du solo. Ils ont aussi enregistré l'activité cérébrale de Peter. Sur les écrans, son cerveau ressemblait à une vue de Las Vegas, la nuit, avec les publicités clignotantes et les embouteillages. Vous voyez donc qu'à Paillasson nous ne manquons pas de personnalités fortes et originales. On n'est quand même pas le groupe lambda. En effet, « lambda » n'est pas notre nom. Et j'ai vérifié, en grec ancien, *lambda* ne signifie pas Paillasson. On sort de l'ordinaire. On a une vraie liberté. On fait ce qu'on veut. Et si le public ne comprends pas, si le public s'ennuie, on lui explique que c'est normal. Et le public, dès lors, est satisfait et ne cesse de nous réserver des triomphes. D'un autre côté, nous gardons l'esprit prog-rock ! Nous ne visons pas l'entrée dans le *star-system* international affadissant et mercantile. Jamais nous ne serons les Madonna¹¹ du rock progressif. De même que Madonna ne sera jamais la Paillasson de la pop commerciale. Chacun reste chacun. Et puis une entité aussi forte que Paillasson ne peut, comme ça, se fondre dans l'Océan de la musique multidiffusée. Nous formons, les gars et moi, sous mon impulsion et grâce aux messages tranchants véhiculés par mes paroles, comme une sorte de grosse île rocheuse, pas commode, qui intimide, et fascine à la fois, les amateurs de musique qui se sont laissés

11 Célèbre chanteuse américaine de pop internationale ayant débuté sa carrière, il y a un sacré bout de temps, dans les années 1980.

embarquer dans des croisières monotones sur l'Océan de la musique (multidiffusée). Et puis ces rochers coupants et escarpés, qu'on a sur notre île, c'est une protection contre les attaques de la médiocrité. Une fois franchi cet obstacle, nos fans peuvent enfin entrer dans une vallée enchanteresse aux milles arbres chargés de fleurs et de fruits toute l'année. Paillasson, si vous préférez, est un hérisson. Pique, pique, ouille, ouille à l'extérieur, mais à l'intérieur un adorable petit museau et des yeux pétillants de douceur et de malice gentille. Avec quand même, dans le regard, des éclairs furtifs de passion et de génie diabolique. C'est d'ailleurs cet aspect que j'évoque dans les paroles de *Ballon d'eau chaude*.

Il a fallu changer le brûleur,
Qui n'était plus sous garantie
Pourtant, cette chaudière,
C'est une marque allemande.

Vous voyez, juste à travers ce court extrait, qu'à Paillasson, on peut vraiment aller très loin dans la remise en cause des idées reçues et que, surtout, nous ne craignons pas de nous attaquer à des sujets sensibles, ceux qui dérangent et mettent mal à l'aise tous ces gens qui se complaisent dans le consensus et l'autosatisfaction. On peut reprocher à mes paroles leur dimensions trop conceptuelle, trop abstraite, voire trop métaphorique, mais j'assume la critique ainsi formulée. Et ne comptez pas sur moi pour changer mes textes

d'un *iota*. Nous, à Paillason, on n'est pas du genre à se faire marcher dessus. Et on sait voir midi à notre porte. Qui se frotte à nous, se pique. Et parmi nous quatre; je suis certainement le plus coulant. Je suis un peu l'ambassadeur du groupe. Celui qui fait passer notre message au plus grand nombre. Edward, au début, avait décidé d'assumer ce rôle de porte-parole. Mais, assez rapidement, j'ai compris que ce boulot n'était pas pour lui. Il a commencé par écrire un manifeste intitulé *Pour un rock progressif ni disco, ni country*, un texte intéressant – mais dense – de 18 pages que nous avons distribué dans les gares, les écoles maternelles et les stations de taxi. En début de concert, Edward lisait son manifeste en s'accompagnant au synthé, seul sur scène, dans un éclairage minimaliste, plus dépouillé encore que ceux utilisés à la Scène nationale des Arts du mime de Vineuil. Lorsque, 45 minutes plus tard, nous rejoignons Edward, nous avons généralement la déception de constater que le public, venu nombreux (comme en attestait le registre de la billetterie), avait [entretemps] décidé d'aller réfléchir ailleurs à la stimulante problématique exposée par notre « porte-parole ». Edward éprouva le besoin, par la suite, de développer sa pensée dans un texte plus « argumenté », comme il disait, publié sous forme de coffret-livre de 5 tomes accompagnés d'un DVD. Pendant que Brian, plutôt satisfait, effectuait une version longue du solo de *Certainement des chats qui se battent sur le toit en tôle ondulée du garage annexe*, nous lancions des coffrets dans le public, sans parvenir toujours à éviter les chocs

malheureux contre les fronts de certains spectateurs trop statiques et pas assez attentifs. C'est Peter qui, après avoir essayé plusieurs vigoureux et compréhensibles retours de coffrets, a finalement expliqué à Edward, avec beaucoup d'éloquence et de saignements de nez, que cette – très bonne – idée de coffret n'était pas vraiment applicable. Edward en a convenu. Il a abandonné les lancers de coffrets et nous a proposé – toujours pour populariser le message de Paillasson – de faire des mini-concerts de 2 heures dans les écoles primaires (et de seulement 1h15 dans les maternelles). Peter, Brian et moi, on a refusé tout de suite. C'était, selon nous, une idée idiote et contre-productive. Chacun sait que l'acoustique des établissements scolaires ne convient pas pour le rock-prog. Edward a ensuite suggéré que nous fassions tous – toujours pour populariser le message du groupe – une grève de la faim. Ce qui, selon Edward, permettrait de mobiliser les médias. Peter a refusé catégoriquement. Vous ne le savez peut-être pas, mais notre bouillant guitariste grignote toute la journée des biscuits ronds nappés de chocolat, conditionnés dans des paquets sur lesquels est imprimée la tête d'un petit Mexicain vif et souriant. Il faut aussi à Peter son T-bone steak quotidien avec des frites, et une glace. Il aime tous les parfums de glace, sauf le pet de lapin, ce qui peut se comprendre. Edward a concédé que, dans ces conditions, la grève de la faim n'était effectivement pas possible. « En revanche, nous a-t-il dit, pourquoi ne pas jouer habilement la carte du *merchandising* en vendant

des *tee-shirts* sur lesquels on imprimerait mon texte ? ». Le projet échoua rapidement, car aucun *tee-shirt* n'était assez grand – vous l'aviez deviné – pour afficher le texte complet de *Manifeste pour un rock progressif ni disco, ni country*. Certains fournisseurs nous ont proposé, à la place, des [tuniques de gospel]. Mais nous avons décidé, d'un commun accord, que ce n'était pas une bonne solution. On ne peut pas vendre des tuniques de gospel à des fans de prog-rock. Les fans de prog-rock n'aiment pas cacher leurs pantalons ou leurs shorts ou leurs robes ou leurs jupes. Ils entendent bien exprimer la richesse et la diversité de leur personnalité au moyen de la totalité de leurs pièces vestimentaires. Et il est certain que les gars et les moi, on refuse de ne plus voir les jambes et les décolletés des filles. Comment donc, alors, faire passer, efficacement, notre message ? Edward, qui ne voulait pas renoncer à son rôle de porte-parole, proposa de faire poser des bannières géantes sur divers monuments assez connus comme les pyramides d'Égypte, le temple d'Angkor ou la tour Eiffel. C'était, à vrai dire, une idée assez chouettos. Mais après m'être renseigné sur le coût d'une [demi page] de publicité dans *Krølag-Voïör*, le mensuel, le mensuel anglophone international du vrai rock-prog, j'en ai déduit, au moyen d'un simple calcul, que les bâches sur les monuments risquaient de nous coûter cher. Quand j'ai annoncé à Edward que ça risquait de nous priver du budget « jus d'ananas bio » pendant un certain nombre d'années, il a abandonné de lui-même le projet et a déclaré qu'il ne souhaitait plus

être le porte-parole de Paillason. C'est donc à moi, en tant que parolier, [qu'est échue] la mission de faire comprendre au public qui nous sommes, pourquoi, combien de fois, dans quels endroit et pour quel poids total hors charge. Et j'avoue, sans me défilier, sans prétendre, par exemple, que je dois d'urgence arroser les géraniums de Monsieur et Madame Desprez, partis tous deux depuis une semaine en croisière culturelle sur le Danube, j'avoue, donc, que d'expliquer le message de Paillason au public n'est pas une tâche facile. De ce fait, c'est une tâche difficile. Et pourtant, celui qui vous parle est un habitué des mots, des phrases, des points, des virgules, puisque ce type – moi – est auteur de tous les *lyrics* du groupe. Quand je parle de quelque chose, je sais de quoi je parle, et je n'hésite pas à le dire à qui veut m'entendre. Je suis donc un habitué de l'expression orale et écrite. Ce devrait donc être facile, pour moi, de vous parler de Paillason. Eh bien, non. J'ai envie de tout, sauf de vous parler de Paillason. Et pourtant, il faut que vous nous connaissiez mieux. Et vous, de votre côté, vous avez envie de savoir qui nous sommes et ce que nous voulons exprimer au travers de notre art. Si ce n'était pas le cas, je vous proposerais avec joie d'aller nous changer les idées au bowling, à la patinoire ou aux archives départementales. Malheureusement, tels des écoliers bourrés de dynamisme, vous avez soif d'apprendre. Paillason est un sujet qui vous intéresse. Je n'ai vraiment pas de chance. Allez faire une partie de FIFA 2010 sur votre console, inscrivez-vous à un club de poney, préparez un cassoulet de fête... les

occupations ne manquent pas, que diable. Le prog-rock, c'est bien, d'accord, mais il est temps que vous songiez à élargir votre horizon. Livrez-vous aux joies de l'amour avec la partenaire de votre choix. Si vous préférez un partenaire, je vous y autorise. Participez à des conventions de *side-cars* anciens. Grimez-vous en Petit Ours Brun. Inspirez à fond. Serrez les muscles fessiers. Retrouvez le sabot perdu de la Cendrillon de vos rêves. Essayez de comprendre les règles du football américain ou du cricket. Adaptez pour le théâtre des extraits de résolutions de l'O.N.U. Ces diverses propositions ne vous séduisent pas ? Vous souhaitez toujours que je soulève le voile qui protège la vie privée de Paillason ? Et bien, soit. Soulevons. Oh, rien de très extraordinaire, en vérité. Un groupe de quatre gars, assez paisibles, chacun installé dans une petite maison pimpante qui ressemble à un jouet. Brian scie du bois. Peter fait du chocolat. Edward joue aux fléchettes. Et moi, j'exerce mon adresse en tirant des missiles sol-air sur des missiles sol-air. Je vous sens déçu. Quelle banales activités sont les nôtres. Nous voici bien loin des gesticulations ostentatoires qui caractérisent, la plupart du temps, les principaux représentants de la profession musicale. Nos épouses et nos amies ne s'habillent comme des teupus de luxe. Nous ne donnons pas de conférences de presse devant des tentures constellées de logos de sponsors. Les [*paparazzi*] ne nous surprennent pas, mal rasés, en *sweat-shirt* lâche, en train de porter des sacs de courses ou de pousser des poussettes. Nous vivons dans le

secret d'une absence de notoriété soigneusement entretenue. Sommes-nous scandalisés par la remise d'un « Grammy Award » à un disque-jockey blond et sans imagination¹² ? Non, car la blondeur n'est pas, en soi, condamnable. Et le manque d'imagination est une qualité, source de stabilité et de satisfaction, que, trop souvent, on a tendance à mépriser. Sommes-nous, Brian, Peter, Edward et moi, jaloux de ces groupes français de pop électronique qui connaissent un succès planétaire ? Et alors ? La jalousie n'est-elle pas le signe, implicite, de la reconnaissance du triomphe de l'autre ? N'est-ce pas, fondamentalement, une attitude qui, si elle pouvait parler, dirait « Je t'admire tellement, tu sais » ? Nous n'hésitons pas, également, à être envieux, aigris et rancuniers, toujours pour donner aux autres ce qui, finalement, dans le profond bunker de leur intimité, leur procure la plus intense des joies et, une fois toutes les issues verrouillées, leur permet de pousser des « Chouette ! », « Sensationnel ! », « Bath ! », « Chic ! » et « Big ! » tonitruants et joyeux. Non, les prénommés « Tony » ne sont pas des truands. Qu'est-ce qui peut vous faire soupçonner ceci ? C'est comme si je vous disais, incontinent, que tous les « Mike » étaient des micros, ou que tous les « Flaubert » se prénommaient « Gustave ». Gardons-nous, si vous le voulez bien, d'établir, ainsi, des rapprochements par trop hâtifs. Nous, à Paillason, on apprécie la rigolade, les jeux de mots, les charades, les mots fléchés, les histoires de Toto, celles, aussi, avec le Pape, le président des États-

12 Dont le nom finit par « ta ».

Unis et Britney Spears¹³ dans un avion, mais, au bout du compte — car il faut bien qu'il y ait un bout — , nous ne tardons pas à mettre le holà et à dire « Rions certes, mais restons sérieux et montrons-nous respectueux de l'environnement dans notre approche éco-citoyenne du rire. » Imaginez que dans l'intro de *Pâtes planifiées pour toute l'auberge*, nous nous amusions, les uns et les autres, qui à glousser, qui à ricaner, qui à pouffer, qui à sourire d'un air entendu. La qualité de notre interprétation musicale en souffrirait énormément. Car l'introduction de *Pâtes planifiées pour toute l'auberge* compte au nombre de nos introductions les plus subtiles, les plus éthérées, avec dedans une immense ambiance atmosphérique de mystère et de spiritualité retenue. Si on rigolait pendant cette intro, jamais Brian ne pourrait se concentrer sur ses maillets et ses cymbales. Jamais Edward ne pourrait ajuster au millimètre les boucles de son [sampler]. Jamais Peter ne pourrait promener, avec la régularité qu'il convient, sa tringle à rideaux sur les cordes de sa guitare, jamais, moi-même, je ne pourrais tapoter les cordes de ma basse avec la pulpe de mes doigts de pieds, ni produire les sons caverneux et métaphysiques que je produis en refermant ma bouche sur le micro. Toute la poésie de l'intro volerait en éclats, si on riait. Pour vous dire toute la difficulté que représente cette

13 Chanteuse américaine de musique pop internationale très renommée, dont l'une des dernières chansons, [One Two Three] se distingue par son caractère entraînant et rythmé, que ce soit sur le dancefloor ou dans une cabine de douche.

intro, il vous suffira de savoir qu'il nous arrive de la rater, même sans rire. Une fois, Peter, qui avait quelques bières d'avance, a produit un renvoi vif et puissant qui a été capté par mon micro-chant pour aller ensuite alimenter directement le [sampler] d'Edward. Pendant de très-longues et pénibles secondes, nous fûmes — et avons été — environnés d'un vacarme disgracieux, ridicule et pas du tout dans l'esprit du morceau. À l'issue de cet épisode un peu pénible, Edward a annoncé à Peter qu'il était privé de bière jusqu'à la fin du prochain concert. Peter est un garçon loyal et moustachu, qui ne plaisante pas avec les questions d'honneur et la parole donnée. Il a respecté scrupuleusement l'interdiction formulée par Edward. Mais il s'est énormément rongé les ongles. Et, pendant le concert, Edward a constaté, horrifié, que les solos de Peter étaient mous, irréguliers, voire même simplifiés. Pour limiter les dégâts, nous avons décidé — sur la base d'une suggestion de Brian — de remplacer tous les solos de guitare par des solos de batterie. Et Peter, qui souhaitait de tout coeur se racheter, a accepté d'illustrer les solos de Brian avec du mime. Et là, je dois dire, qu'à l'occasion de ce petit incident des ongles rongés, nous avons tous découvert un talent d'une grande qualité. Je me souviens avec émotion — et fierté — du solo de *Laisse ton chien ronchonner, il a le droit*, pendant lequel Peter, par l'intensité ébahie de son expression de visage et par l'énergie proprement épileptique de ses roues, a fait courir sur toutes les échines d'auditeurs un frisson comme on en éprouve lorsqu'on s'allonge dans

la neige de haute montagne sans bonnet péruvien. Oui, Peter, par son génie du déplacement corporel dans l'espace, m'a rappelé à la fois cette danse de club autrefois nommée [*vogueing*] et les plus audacieuses cabrioles des mannequins utilisés dans les crash-tests. Imaginez, donc, un peu, mon émotion. Certains spectateurs nous ont cependant fait savoir que, selon eux, la magie orphique de l'instant avait, semble-t-il, été mise à mal par la façon dont quelque peu ambiguë dont Peter, par moments, caressait sa moustache tout en faisant mine de dégrafer sa ceinture marron à grosse boucle western. Des spectatrices, en revanche, assez enthousiastes, ont exprimé leur satisfaction en félicitant Peter pour la troublante subtilité de son jeu de fesses. Des hommes — des sortes d'excentriques un peu originaux, je suppose — ont également plébiscité en des termes comparables cet aspect de la prestation mimée de Peter. Hélas, dans tous ces *feed-backs*, pas un seul avis sur les solos de Brian. Qui a déclaré, sous le coup de la déception, qu'il irait, à la première occasion, défoncer la gueule de « la tarlouze » (ainsi avait-il choisi de qualifier Peter à l'issue de ce concert pas comme les autres). Brian est un grand gars osseux qui refuse de aménager le gros bol de cheveux qui lui couvre les yeux et le moitié de son long nez. Difficile, donc, même pour nous qui le connaissons bien, de voir son regard autrement qu'en allant soulever sa frange. Alors, parfois, nous sommes surpris par ses réactions. Ça bouillonne sous le bol sans que rien n'y paraisse, et puis, d'un coup, ça part en vrille. Le soir du concert, il

avait attendu Peter dans la pénombre écarlate du Buffalo Bill Bull Big Bar Grill (près de la grille), accroupi derrière le gros bison en plastique. Quand Peter est sorti pour uriner sur les mauvaises herbes au fond du parking, Brian a surgi de sa cachette armé d'une bouteille de vin vide. Et sauvagement, il a martelé la tête blonde de Peter. Sordide règlement de compte, digne d'une série télé policière française. Mais les deux adversaires ont conclu leur bref affrontement par de grands rires complices. La bouteille de vin était en plastique. Et Peter n'était pas Peter, mais un gars, assez sportif, qui, de loin, lui ressemblait. Des deux, c'était surtout Brian qui riait fort. L'autre manifestait sa joie sur un mode relativement silencieux. Heureusement, Edward, qui venait vérifier dans notre car si ses valises de partitions étaient bien attachées, a assisté à la scène Et le faux Peter n'a finalement pas rossé, comme il en avait l'intention, le trop plaisantin Brian. Cet imposteur, assez peu sympathique, a reçu un coup de valise sur le crâne. Celle qui contient notamment *Les blés, jamais ne pourront coucher toutes nos paroles*, un morceau très beau que nous jouons généralement en deux fois avec un entr'acte de 48 heures.

[PAUSE TECHNIQUEU]

Cette soirée s'est donc plutôt bien terminée, avec, cependant, un léger bémol que je ne peux passer sous silence, ni mettre sous clé, ni placer hors de portée, ni considérer comme un sujet mineur, ni enterrer dans le sol, puisqu'il est là. Je veux parler de l'absence de petite décoration en plastique sur mon entrecôte. Dans les Buffalo Bull Bill Big Bar Grill , ils servent toujours les pièces de viande avec un petit morceau de plastique plat et rouge [trouver le nom : pique à cocktail ?], découpé en forme de cornes de boeuf, qu'ils plantent dans la viande. Ça veut dire que votre viande est authentique et qu'elle sort tout juste de cuisine. Tous les gars du groupe en ont eu, sauf moi. Voyant que j'étais contrarié, Brian a eu la délicatesse de demander à la serveuse en jupette western de me planter une petite ombrelle en papier [crépon] dans ma glace. C'était gentil de sa part, mais ça ne m'a pas vraiment consolé. Et ma viande de ce soir-là ne cesse, quand j'y repense, d'avoir un goût fade et inauthentique qui me rend méfiant vis-à-vis de toute pièce de boeuf, sauf, bien sur, si c'est un cow-boy, jovial et poussiéreux, qui me l'apporte grésillante, enfilée sur une tige en fer noircie et rouillée, et s'en retourne, ce cow-boy, dans un pittoresque tintement d'éperons en faisant claquer au passage son fouet en cuir tressé au manche grillé par la sueur, ou bien en attrapant au lasso les voitures des clients qui tentent de quitter le parking. Ceci étant, je

ne suis pas en total désaccord avec ceux qui m'affirment que la meilleure garantie de bonne viande c'est quand le boeuf lui-même vous l'apporte. Mais n'est-ce pas de plus en plus rare ?

Le lendemain de cette pénible soirée du Buffalo Bull Bill Big Bar Grill , j'ai accompagné Edward dans une [bagagerie] de qualité afin qu'il se choisisse une valise de remplacement. Celle qui lui avait permis de taper efficacement sur le faux Peter présentait, en effet, une déformation bien visible ainsi que quelques éraflures. L'objet, évidemment, pouvait encore servir à contenir des partitions, mais cette éventualité, pour Edward, n'en était absolument pas une. Des partitions parfaites dans une valise abîmée, c'était comme si les partitions allaient, elles aussi, devenir cabossées. Comme si les notes allaient changer de place, telles des quilles bousculées. De plus, nous savons tous très bien, à Paillasson, qu'un concert ou un enregistrement, ou même une répétition, est totalement inenvisageable si les valises d'Edward ne sont pas dans un état impeccable. J'ai bien observé le comportement de notre clavier dans la [maroquinerie /bagagerie]. On sentait qu'il éprouvait un bien-être fou à pénétrer, comme ça, dans une sorte de bain de valises et de sacs de voyages. Mais si la petite crête de cheveux *fluokid* d'Edward semblait se dresser, plus qu'à l'accoutumée, sur son crâne, c'était qu'Edward appréhendait, avec une anxiété assez intense, de ne pas trouver la bonne valise, celle qui irait bien avec les autres, tout en offrant les garanties optimum de sûreté et de solidité. Pour essayer

de détendre l'atmosphère, j'ai dit au vendeur que nous étions intéressés par le modèle [à coque plastique spécial avion] rose laqué à motifs *manga* présenté en vitrine. Edward a émis un rire forcé. Et le vendeur, inquiet, lui a proposé de s'asseoir et de boire un verre d'eau. Heureusement, le magasin disposait en stock de nombreux modèles de valise fabriqués par la marque dont Edward était le fidèle client. Dès lors, la conversation a pris un tour technique dont le contenu m'a complètement échappé. Et le vendeur, lui aussi, semblait aimer les valises. Autant dire que le temps m'a paru long. Et que j'ai fini par m'assoupir dans un fauteuil. C'est la voix de fou d'Edward qui m'a éveillé en sursaut. Il me demandait si Paillason disposait du budget nécessaire pour faire l'acquisition de la grande malle de voyage qui était grande ouverte au centre de la boutique. Je répondis qu'il faudrait poser la question à Patron. Puis, en prenant connaissance du prix de l'objet, je me permis d'indiquer, qu'à mon avis, Patron ne donnerait pas son accord. Edward s'en fichait. Il n'écoutait pas. Il était, simplement, heureux. Il voulait acheter cette malle pour pouvoir s'y enfermer et y composer des morceaux pour le groupe. « Je serai dans la soute du car, avec les autres valises, m'expliquait-il, et là, équipé d'une lampe qui se recharge en tournant une manivelle, j'écrirai des partitions qui feront éclater les parois stupides qui cloisonnent les genres musicaux de l'Histoire de l'Humanité. » Finalement, nous n'avons pas acheté la malle car Edward a estimé qu'il n'y aurait pas suffisamment de place pour caser sa thermos à café.

« Il faudrait que j'envisage quelque chose de plus spacieux », a-t-il dit. Pour plaisanter, je lui ai suggéré une cathédrale gothique désaffectée. Dans un premier temps, il a paru surpris. Puis il a déclaré que « non, ça ne tiendrait vraisemblablement pas dans le car du groupe ». Ce qui, en soi, n'était pas faux. Le petit dialogue, la petite « tranche de vie » — comme on disait dans les années 1974-76 —, que je vous ai livrée, témoigne de l'extrême liberté d'esprit dont, à Paillason, nous faisons preuve. Nous savons rien ne nous interdire, car nous savons que nous sommes porteurs d'une d'une forme artistique d'une singularité et d'une puissance que beaucoup ne soupçonnent pas. Nous faisons ce que nous voulons. Nous bénéficions d'une maîtrise parfaite de tous nos instruments au point que quand on joue, on oublie qu'on joue. Un soir, à Cusset, Brian, au milieu du solo de 34 minutes de *Raphaël se méfie de ses semelles*, a quitté sa batterie pour aller prendre une douche. Et bien notre diable de batteur avait si bien installé l'envoûtante magie du rythme dans les cerveaux hallucinés du public, que personne, pendant son absence, ne s'est écrié « Mais où est le batteur ? ». La musique était là, vivante, dans la salle, sans avoir besoin du corps et des frappes de Brian pour se diffuser. Tous, autant que nous sommes, ne faisons qu'un avec la musique. On ne sait plus si c'est nous qui l'animons ou si c'est l'inverse, tellement l'osmose est parfaite. Moi, qu'il y ait des cordes sur ma basse ou pas, c'est pareil. Je ressens tellement fort les vibrations au fond de moi que je les communique au public sans

problème. On n'a pas besoin de cordes. Je suis une basse. Et eux tous deviennent aussi des basses. Attention, je ne ferai pas ça avec n'importe quel instrument. Ne comptez pas sur moi pour être une cornemuse ou une *pedal steel guitar*. Avec ce genre d'instruments, je sens que je pourrais pas faire exploser tout mon potentiel cosmique. Et ce qui est bien, quand on a un clavier comme Edward, c'est qu'il est capable de nous construire des paysages sonores hyperpsychédéliques avec des sons de synthés super-planants où, sans problème, je peux m'allonger et m'amoindrir à la vitesse de la lumière, comme si je redevais le fœtus d'un monde parallèle. Là vraiment, moi et les gars, on a le sentiment de faire progresser le rock progressif. Et faire progresser le rock progressif, c'est, finalement, aller plus vite et plus loin que le rock progressif. On joue un rock qui déjà, par lui même, progresse, et nous, en plus, on le fait progresser. Ça propulse Paillasson vachement loin. La notion n'est pas ultra-précise en moi, mais ça signifie, par exemple, que, au moment précis où Peter joue un *la*, ce *la* est déjà dépassé par le *si* qui va suivre, et ainsi de suite. Paillasson est une sorte de grosse boule de mottes de terre, avec de l'herbe dessus, qui dévale une montagne en allant plus vite que son ombre. Et arrivée dans le torrent impétueux qui au bas de la montagne, la boule Paillasson coule dans le sens du courant mais en étant nettement en avance sur lui. Ce qui fait qu'elle arrive à la rivière de la plaine avant le courant. Toutes ces notions que j'aime évoquer, comme ça, à l'occasion

d'un bavardage amical, ne semblent pas enthousiasmer Patron. Ça peut se comprendre. C'est notre manager, il nous a rejoints récemment, et puis il vient du monde des bibliothèques où la façon de raisonner est moins instinctive qu'à Paillason. Edward et lui, d'ailleurs, se sont tout de suite bien entendus. Notre clavier, toujours à la recherche de perfectionnement, a interrogé Patron sur la façon dont il pourrait améliorer le système de classement des partitions dans ses valises. Patron lui a conseillé des logiciels de gestion documentaire qui sont, certainement, des outils géniaux, mais qui rendent Edward moins disponible pour les répétitions. Patron aimerait aussi que nos pochettes de disques soient mieux présentées, avec le numéro du morceau, son titre, sa durée et, entre parenthèses, le nom des auteurs et compositeurs. Là, c'est vrai, ça représente pour Paillason, un changement d'habitudes énorme. Jusqu'à présent, c'est Brian, avec son côté artiste, hésitant, brouillon, inspiré, imprévisible, qui s'est chargé du graphisme de nos disques, de nos affiches et des *tee-shirts* qu'on vend pendant les concerts. Brian a aussi réalisé le design de notre site Internet, un truc chouette, très fort visuellement, qui tranche sur tout ce qu'on voit d'habitude sur le Net. Patron nous a ouvert des comptes Facebook, MySpace, Flickr, Youtube et Tweeter, car ça permet, comme il dit, d'augmenter notre « visibilité ». Mais tous ces trucs ont un look standard pas très personnel. Pour revenir sur le sujet des pochettes, celles qu'a faites Brian sont vraiment extra. Prenez celle de *Attention au chambranle, à droite*. C'est un vraie

tuerie. Un truc de ouf. Il a écrit les titres des 17 morceaux avec un coton-tige trempé dans du liquide correcteur blanc¹⁴. Les titres sont disposés en spirale, sur un fond de fragments de publicités déchirées qui forment un patchwork d'une expressivité dingue. Il a pris exclusivement des publicités de salons de massage exotiques, sauf une, placée sous le mot « chambranle », où on voit un jeune banquier souriant. Le choc visuel est immense. Et puis, pour donner une sorte de distance critique à sa création, il fait marcher dessus une poule qui avait trempé les pattes dans de la peinture bleue. Apparemment, Patron souhaite s'éloigner de ce style graphique. Il a dit qu'on allait faire appel à une agence spécialisée en communication visuelle. Au moment où il a annoncé ça, Peter lui a fait le geste qu'on appelle un *doigt d'honneur*. « Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as perdu la tête ? » a demandé Edward qui déteste la vulgarité. Peter a répondu qu'il faisait juste de la « communication visuelle ». Il était clair que la proposition de Patron ne plaisait pas beaucoup aux membres du groupe. Moi non plus, ça ne me plaisait pas. Paillasson est un groupe solidaire, uni comme tous les doigts possibles et imaginables que peut compter une main. On va me dire que Patron, aussi, est membre du groupe. À quoi je réponds, un peu embêté : « Oui, c'est vrai ». Mais ma gêne, heureusement, n'a qu'un

14 Notons, au passage, que le liquide correcteur est toujours blanc. Donc écrire « liquide correcteur blanc » c'est comme écrire « neige froide ». Mais comme je n'ai pas de liquide correcteur, je ne peux pas corriger cette absurdité.

temps. Et je reprends la parole en expliquant à mon pacifique contradicteur que Patron est un pouce dressé, tandis que nous autres, on les quatre doigts repliés. Au final, au lieu d'avoir un symbole de discorde, on a un symbole de victoire et de tonicité. C'est les gestes que faisaient les cosmonautes américains de retour, sains et saufs, d'une expédition sur la Lune. C'est le geste de la mascotte Weegoo, mi kangourou, mi brochet, sur les paquets de céréales pour enfants. C'est le geste de l'individu qui, venant de se manger dans la gueule un poteau de lampadaire de rue, fait signe aux passants accourus vers lui que « non, non, tout va bien ». Quand dans Paillasson, il y en a un qui n'est pas d'accord, ce n'est pas un catastrophe. C'est un signe de santé. Ça veut dire que nous sommes capables d'échanger (non, pas des figurines Weegoo, mais des opinions), de débattre et de négocier. Paillasson est un truc profondément démocratique. Finalement, pour cette histoire de pochettes de disques, on s'est mis d'accord. Brian continue de s'occuper du graphisme, comme avant, sauf que pour écrire les titres des morceaux, il accepte, au lieu d'un coton-tige, d'utiliser son gros orteil, et ce, sous le contrôle de Patron qui vérifie que ce qu'écrit Brian est bien lisible. Je pense que c'est un bon compromis qui permet à Paillasson de conserver son esthétique folle, énorme, généreuse, multicanaux et fortement texturée, tout en offrant aux fans qui aiment bien lire les titres de morceaux sur les pochettes un bon confort de lecture et une absence totale de fautes d'orthographe, car, ne l'oubliez pas, Patron est un

garçon qui a fait des études de bibliothécaire. Comme dit plaisamment Brian, « Avec un gars qui a fait l'Écoles des charts, on est sûrs d'arriver au top des ventes ».Comptez sur Patron pour être vigilant et savoir, par exemple, ne pas confondre les courriers de fans avec les courriers de faons. Quel cerf, ou quelle biche, ne serait pas offusqué de recevoir, en retour, le CD de promo de *Choc sur le pare-choc, dans la route de la forêt* ? Patron n'est pas un laxiste. C'est un amoureux fou de la langue française. Et il sait la défendre avec toute l'énergie de ses pieds, de ses mains, de ses ongles. Souvent, quand on discute entre nous, Patron corrige nos fautes d'orthographe. Ça peut nous énerver, parfois, d'être interrompus, mais bon, il n'a aps tort. Si je dis « Elles sont où les nouvelles cordes » et que j'oublie le « s » à « cordes », c'est, quand même, une faute assez grave. Et si on apprend à ne plus la faire à l'oral, il est évident qu'on ne la fera plus à l'écrit. Et je pense, qu'artistiquement, pour l'écriture de nos paroles, ça va vraiment m'aider. Il y aura une vraie pureté, une vraie rigueur, et ça, le public le sentira. Quand, dans *Mes baskets ont des lacets qui sont doux mais pas trop*, je crie « Enchaîné, je prêche la paix ! », c'est nettement plus beau et plus fort quand je n'oublie pas de mettre les accents circonflexes. Patron est un bon manager, bien que débutant. Au début, il avait décidé d'introduire chacun de nos morceaux, sur scène, en venant lire un petit commentaire explicatif qui n'était pas mal du tout. Ça donnait à notre concert un côté avant-garde, dans l'esprit de la scène californienne

expérimentale des années 1970. Mais Patron a finalement renoncé. À cause de Peter. Ce con de Peter, il n'arrêtait pas de faire des bruits de pets (et pas de paix avec un « x » à la fin) super bien imités pendant que Patron parlait. C'était super drôle. Mais je comprends que ça ait pu gêner Patron. On a tous dit à Peter d'arrêter. Et on lui a demandé, à la place, d'accompagner les lectures de Patron par de légers accords planants avec du chorus et de la réverbe. Mais Patron, au milieu d'un texte, a éclaté en sanglots. Les accords de Peter, nous a-t-il dit, étaient trop émouvants et lui rappelaient une histoire d'amour sans lendemain qu'il avait eue en Italie avec une hôtesse de l'air sublime. Peter, assez ému par la tristesse de Patron, a proposé de changer radicalement de style d'accompagnement. Il a pris un banjo et nous a fait une petite improvisation country sautillante et guillerette, vraiment très chouette. Mais Patron s'est remis à pleurer. Il nous a dit qu'il avait embrassé sa première fille, au cinéma, devant un western où il y avait le même genre de musique. Peter, décontenancé, a dit « Mais alors tu veux quoi comme accompagnement ? ». Patron lui a demandé quelque chose de très neutre, de très abstrait, des suites de notes étouffées, pas du tout mélodiques, et jouées de façon un peu spasmodique. Ce coup-ci, c'était bon. L'accompagnement ne faisait pas pleurer Patron. Mais quand on l'a testé sur scène, Patron s'est arrêté de lire. Il a présenté ses excuses au public et, très calmement, a regagné les coulisses. Il nous a expliqué, après, que l'accompagnement de Peter

lui faisait prendre conscience de la médiocrité de ses commentaires. Et il n'a plus recommencé. Mais moi, ses textes, je les ai récupérés et, dans un prochain album, j'en ferai des paroles. Ça lui fera plaisir, à Patron. Pour moi, ce sera plus dur, parce que le style d'écriture de Patron me rappelle les conversations que j'avais autrefois à l'université avec une Allemande de Hambourg. Notre histoire a duré trois jours. Et puis elle est repartie en Allemagne. J'ai été con. J'aurais dû la suivre .Ou la supplier de rester. Je ne voulais pas m'avouer ma propre faiblesse. Ce que j'éprouvais était trop immense pour le jeune perdreau que j'étais. Je ne méritais pas cette fille. Elle ne méritait pas que je la mérite. Qu'aurait-elle fait d'un petit-bourgeois grisâtre et apeuré, comme moi ? Cette fille était faite pour la bohème, le luxe, la coke et l'art contemporain. Et moi, qu'avais-je à lui offrir ? Des trajets en Réseau express régional (RER), des répétitions dans des caves de Maison des jeunes et de la culture (MJC), des Ticket-Restaurant, et des visites de sites archéologiques gallo-romains. Excusez-moi, là, si je pleure, mais c'est quand même des souvenirs salauds, ne trouvez-vous pas ? Non je n'ai pas écrit de chanson sur cette fille. Mais dans le répertoire de Paillasson, il y a un morceau qui parle d'elle, indirectement. C'est dans *Il y a un bruit, persistant, dans la VMC de la salle de bains des enfants*. À un moment, je prononce le prénom Isabelle. C'était — vous l'avez deviné — son prénom, à cette Allemande. Et juste après, je fais un solo en pops et en slaps qui dévaste la salle comme un bulldozer d'acier

chromé. Et c'est dans ces notes puissantes, violentes et pleines, que j'exprime toute la douleur que ce souvenir d'université fait remonter en moi. Souvent, dans ce solo, je pète des cordes. Il est vraiment super chouette, comme solo.

[RESPIRATION TECHNIQUE]

C'est dans ces moments-là que je sens toute la maîtrise que j'ai de mon instrument. Je fais ce que je veux. Les limites sont tellement loin, qu'elles en deviennent des frontières pour lesquelles j'ai tous les passeports nécessaires. Et tous les gars de Paillasson sont comme moi. On déchire tous la race de notre mère. On leur met la misère, à tous, dans le quartier et dans celui d'à-côté, ainsi que dans celui qui jouxte celui d'à-côté, et ainsi de suite, jusqu'en Mongolie, voire au delà. Si Pierre Boulez vient nous écouter, il arrête immédiatement la musique et s'inscrit dans une association d'aquarelles de chats. Pareil pour Stanley Clarke, Chick Coréa, Miles Davis, Stravinsky, Bach, Glen Gould, Poly l'otarie, Ravi Shankar et le Hot Swing Club Orchestra de Chevronnières —et j'en oublie. Si Hitler nous avait entendu jouer, il se serait suicidé. Staline aurait ouvert un commerce de petits trains électriques. Et Mao se serait lancé dans le music-hall. Paillasson, c'est hyper fort. Ça laboure les mottes. Ça retourne le parking de ton Leclerc. Ça nique les essuie-glaces de ton vélo. Ça bourrine gravement le gros cul de toutes les teupus qui rêvent de te sucer le guidon de la trottinette. Ça tsunamise les fiches-cuisines de ta grand-mère. Ça explose les oreilles des sourds. Ça cisaille les poils de couilles de la statue de la place Sadi-Carnot. Ça ronger les ongles de tous les babouins du zoo. Ça fendille les lunettes du président des États-Unis. Ça fait cracher les

volcans à l'envers. Ça tronçonne les arcs-en-ciels. Ça dévertèbre les moules. Ça pète la gueule à Satan. Ça écrase la gueule des taupes racistes et antisémites. Ça colle des bastos dans les crânes de tous les morts qui veulent revivre pour violer les fouines et les pinsons. Ça atomise les atomes. Ça fait gicler le ketchup jusque sur Saturne. Ça découpe en tranches les tranches de jambon. Ça soulève les continents, et tout le chocolat qui est dessous, il coule. Et personne, parmi Paillason, n'essaie de le récupérer dans des boîtes en plastique à fermeture étanche, car on sait que le chocolat, on peut le faire couler en quantité illimitées, quand on veut. J'entends déjà les sceptiques — toujours les mêmes — qui vont nous dire qu'avec du yaourt à boire ça serait une tout autre affaire. Et moi, je ris. Yaourt à boire, haricots blancs, sirop de fraise, fromage fondu, eau boueuse, petits pois, savon liquide, gazon fraîchement coupé, diarrhée de hérisson... on peut faire couler ce qu'on veut, à Paillason. Nous n'avons pas peur. Et nous savons que nous pouvons puiser au tréfonds de nous-même des ressources insensées, que même des moines tibétains ne pourraient imaginer. Que même le Christ, Allah et toutes sortes de prophètes et de dieux n'ont jamais pris le risque d'envisager. On est tellement hauts dans la profondeur, que notre richesse artistique ne pourra jamais être achetée par la Banque mondiale. Notre secret, c'est que l'argent ne nous intéresse pas et, qu'en plus, nous sommes mauvais en calcul. Cet aspect des choses — et c'est bien normal — gêne un peu Patron. J'avoue que pour noter tournée de 57 concerts

en Russie, dont j'ai signé personnellement le contrat avec un ami russe très jovial qui m'avait été présenté par un ami indien, tout aussi jovial, j'avoue, qu'au moment de signer le contrat j'ai dû m'embrouiller un peu dans les taux de conversion entre l'euro et le rouble. J'ai constaté qu'il y avait un nombre important de zéros dans les sommes proposées, et ça m'a paru tout à fait convenir aux légitimes ambitions d'un groupe du niveau de Paillason. Mais Patron m'a indiqué que ce contrat était, selon ses mots, une « catastrophe » qui allait nous obliger, quasiment, à payer les spectateurs pour qu'ils viennent nous voir. J'ai organisé un nouveau rendez-vous sur le yacht (immatriculé aux Seychelles) de mon ami russe, pour essayer d'arranger — un tant soit peu — les choses. Mon ami russe n'a fait aucune difficulté pour qu'on se revoie. Quand je l'ai informé de toutes les questions que Patron se posait, il m'a rassuré en m'expliquant que tout était prévu et que je ne devais pas m'inquiéter. Quand j'ai appelé mon ami indien, il m'a dit la même chose. C'est alors que j'ai compris que Patron, du fait de sa formation de bibliothécaire, avait tendance à ne pas se sentir à l'aise dans des transactions où toutes les éventualités, même les plus improbables, n'étaient pas soigneusement portées au contrat. On ne peut pas lui en vouloir. De plus, il n'avait pas eu de contact direct avec mon ami russe, alors, évidemment, il se méfiait de cette personne qui, pour lui, n'était qu'un nom inconnu sur un bout de papier. Patron et moi avons rencontré mon ami russe, non pas sur son yacht (qu'il avait prêté à un ami chinois), mais au bar d'un

grand hôtel du centre de Paris. Mon ami russe a très clairement expliqué que les sommes inscrites au contrat avaient été volontairement sous-évaluées afin d'éviter tout problème avec les autorités russes pendant la tournée. Il a répété à plusieurs reprises — surtout pour Patron — que nous ne devons avoir aucune inquiétude et que la somme complète qui nous était due nous serait versée dans une banque londonienne par l'intermédiaire d'un de ses amis, fonctionnaire sénégalais, dont il n'a pas hésité à nous communiquer le numéro de portable personnel ainsi que l'adresse Hotmail¹⁵. Pendant cet entretien cordial et détendu, arrosé d'un excellent whisky, Patron a eu du mal à se dérider. Il a remis à mon ami russe une version modifiée en lui demandant, un peu brutalement, de la signer sur le champ. Ce que mon ami — russe — a fait immédiatement, avec le sourire, sans émettre la moindre protestation. Puis mon ami nous a demandé de l'excuser car un ami producteur l'attendait pour un rendez-vous professionnel chez un autre ami producteur. Il a disparu par la grande porte [à cylindre] de l'hôtel, non sans avoir, au préalable, réglé au bar toutes nos consommations. Patron avait l'air anxieux et déprimé. J'avoue que je n'ai pas bien compris pourquoi. J'espère que le succès de notre tournée russe, et les bénéfices importants que nous allons en retirer, l'aideront à oublier ces moments

15 En anglais, « courrier chaud ». Il n'y a là aucun rapport avec le climat du Sénégal. *Hotmail* est une messagerie web, mondialement utilisée, détenue par l'entreprise *Microsoft*, soit, en anglais, « Microdoux ». Le rapport avec quoi que ce soit est, ici, loin d'être sûr.

pénibles. Car j'apprécie ce garçon. Je sais, qu'au fond de lui, il est habité par la même force et la même folie qui, à Paillasson nous anime tous à 200%. L'autre jour, je l'ai surpris dans son bureau en train de lire un article de revue intitulé « *Les Contes hiéroglyphiques de Horace Walpole et la question du « Nonsense* ». Il avait l'air parfaitement détendu, et ne semblait fournir aucun effort pour comprendre le texte qu'il avait sous les yeux. Quand je lui ai demandé ce que l'auteur de l'article voulait dire exactement en parlant de la « parodie des topoï préfaciels éculés », il m'a répondu gentiment que Walpole était un auteur qui aimait se moquer des écrivains sérieux. En quelques mots simples et bien choisis, Patron m'avait mis en contact direct avec la dinguerie hallucinée et flegmatique de Horace Walpole. Car en plus de dire des mots simples et bien choisis, Patron les avait prononcés en utilisant des intonations de voix riches de sens multiples qui, à la fin, dans ma tête, se sont agencés en une sorte de tuilage de verbes, de noms, d'adjectifs, d'articles qui, sans être des phrases, produisaient cependant en moi des paroles géniales. Je m'en souviens de plusieurs, comme, par exemple « Le talent du crypteur se mesure à la longueur de son pantalon lorsqu'il n'est pas trop court », ou bien « L'histoire de la princesse qui n'était pas née n'est pas encore écrite, mais il est temps d'avoir le courage de refermer le livre ». Et ça a déclenché en moi des tas d'associations d'idées qui m'ont permis d'écrire un bon paquet de paroles géniales pour notre prochain album. Patron, comme ça, tranquillement, n'a

pas peur d'inciser finement la naïveté de nos esprits de musiciens rêveurs pour en faire suinter une sève nouvelle dont le nom n'a d'égale que la rareté. Pour tenter de canaliser un peu notre bouillonnement créatif, et pour nous faire prendre conscience des excès artistiques qu'il peut entraîner, Patron a eu la très bonne idée d'instaurer, pendant les répétitions et les voyages en car, la règle dite du « Le Bouddha est là ». À chaque fois que l'un d'entre-nous prononce les mots « énorme », « hallucinant », « truc de ouf », « magique », « psyché », « hyper-puissant », « cosmique », « space » et « John Wayne », il est obligé de glisser un euro dans la tête du bouddha que Peter, un soir qu'il n'avait pas assez bu de bière, avait emporté de la salle du restaurant chinois où on était. Pour se défouler, il avait lancé la statue sur l'appareil dentaire d'une petite fille qui passait dans la rue. Et là, miracle, le bouddha ne s'était pas cassé. Depuis, on l'a gardé, un peu par superstition, comme une sorte de mascotte porte-bonheur. Et au fil des répétitions et des trajets, le bouddha, il se remplit de pièces. Le jeu qu'à trouvé Brian, c'est de poser des questions qui obligent Edward à répondre en utilisant les mots interdits par Patron. C'est un jeu hyper-marrant, qui met facilement Edward en colère. Ça raccourcit un peu le temps pendant lequel on répète vraiment, mais, il faut l'avouer, ça nous fait quand même une bonne détente. Pour piéger Edward, notre farceur de Brian ne manque pas d'imagination. Innocemment, il demande par exemple : « Dis-moi Edward, quel est donc déjà l'acteur principal de ce film

réalisé en 19XX par John Ford et dont le preneur de son se prénomme Franck ? ». Sans se douter de l'entourloupe, Edward répond « John Wayne », et, sous les ricanements peu charitables de Brian, il est obligé de mettre un euro dans le bouddha. Mais, à force de se faire avoir, comme ça, bêtement, la colère a monté en lui. Une colère mesurée, celle du juste qui se sait juste, Et, un jour, le gros missile est sorti de sa bouche. D'une voix faible et froide, il a reproché à Brian de ne jamais être en place sur le passage en 15/16 de *Faute de temps, j'ai pris le bus*. Brian lui a demandé de répéter. Et Edward a répété. Brian, de plus en plus calme et poli, lui a demandé une dernière fois. Et Edward a répété. Immédiatement, Brian a ordonné au chauffeur de se garer. On a dû tous descendre du car et aider Brian à monter sa batterie sur l'aire d'autoroute. On a branché le synthé d'Edward sur la batterie du car — sur le truc dans le moteur du car qui fournit de l'électricité (je précise, du fait que « batterie » et « batterie » s'écrivent et se prononcent pareil sans, pour autant, désigner le même objet). Edward et Brian ont donc joué le passage en 15/16. Peter a dit que c'était bon, mais que ce système de 7 temps et demi nous faisait, quand même, bien chier. Edward a pris la partition et a dessiné des points rouges aux endroits où Brian, selon lui, se trompait. Brian a marqué en bleu les endroits où, selon lui, Edward déconnaît complètement. Moi, j'ai utilisé un feutre vert. Peter n'a rien marqué parce qu'il n'aime pas le rose. Un inconnu, qui faisait une pause sur la pelouse, a donné, lui aussi, son avis,

avec un stylo noir. Brian et Edward ont rejoué, à de nombreuses reprises, le passage en 15/16. Ils l'ont joué de plus en plus lentement, pour bien entendre les endroits où ils n'étaient pas d'accord. La dernière fois qu'ils l'ont joué, on a vu le soleil se coucher puis se lever. C'était un peu long, mais intéressant. Ça m'a donné des idées pour un futur morceau, ultralente, que nous pourrions éditer en coffret de 50 ou 60 CD. Refusant de s'avouer vaincu, Edward a demandé à Patron de l'enregistrer lui et Brian en train de jouer le passage. Puis, sur le logiciel, il a zoomé sur les courbes de son qui prouvaient que Brian était décalé. L'inconnu au stylo noir, qui était allé dormir dans sa voiture est revenu à ce moment, et s'est mis jouer discrètement un peu de batterie dans son coin. Soudain Edward a levé les bras au ciel tout en se tenant la tête à deux mains, ce qui est, physiquement, impossible. L'inconnu, naïvement, venait de jouer exactement ce qu'Edward voulait entendre. Mais Brian était parti pisser, Patron n'avait pas enregistré, et l'inconnu était infoutu de refaire ce qu'il avait joué. Edward a pris la batterie mais s'est effondré en larmes, à bout de nerfs, sur les toms. Brian lui a demandé de faire gaffe à son matériel. Edward a arraché la caisse claire de son pied (le pied de la caisse claire, car Edward n'a pas de caisse claire greffés sur son pied) et l'a envoyée, cette caisse claire, sur l'autoroute. Et Brian a pu voir, très nettement, un [poids-lourd] écrabouiller sa caisse claire. Edward a ricané, puis a déclaré que c'était bon, qu'il se sentait vengé. Brian, de son côté, a dit qu'il était, lui aussi,

soulagé. Edward et Brian se sont serré la main, j'ai offert à l'inconnu notre dernier album avec une dédicace amusante (*À notre imbattable batteur au style trop bath*), et nous avons tous, dans la bonne humeur, rembarqué tout le matos. Et voilà comment Paillason parvient à surmonter les obstacles qui se dressent sur sa route, même quand ces obstacles sont les membres de Paillason. Notre force est de simplifier efficacement les situations complexes que nous créons, en parvenant à en oublier les causes et donc à ne pas les considérer comme complexes mais comme inutiles. De là vient notre grande liberté artistique mais aussi — et je risque le mot — philosophique. À Paillason, on peut se permettre tout. Ce que nous ignorons ne nous intimide pas, puisque nous l'ignorons. Les difficultés les plus immenses sont, pour nous, des questions qui n'ont pas besoin d'être posées. Et ne comptez pas sur nous pour errer dans la nuit et les fossés à la recherche de réponses dont l'absence nous tourmenterait. Nous savons parfaitement que les réponses n'ont pas besoin de nous et que, la plupart du temps, elles naissent de questions inutiles ou mal posées. La sangle de ma basse doit-elle être en cuir ou en plastique ? Question mal posée. Ce qu'il faut se demander, les gars, c'est si la sangle de ma basse doit être une sangle de basse. Notre capacité à réagencer, ainsi, les règles de la logique ordinaire, nous confère une superbe liberté. Patron nous annonce que nous allons passer en interview en direct à 19h30 sur Citrouille FM... Eh bien l'un d'entre nous répond qu'il ne sera libre qu'à partir de 22h. Patron

explique qu'à 22h, sur Citrouille FM, c'est l'heure d'une émission sur le théâtre et que nous devons absolument passer à 19h30 dans *Multi-fusions*, l'émission de rock progressif. Alors, moi, je propose qu'on aille tous à *Multi-fusions* à l'heure prévue, et que j'imiterai la voix de celui d'entre-nous qui n'est libre qu'à partir de 22h. Peter, très imaginaire, et très concret à la fois, pourra aussi suggérer de venir avec son cousin Michael — un passionné de sports mécaniques — qui se fera un plaisir de jouer le rôle de l'absent pour peu qu'on le rémunère correctement. Et comme ça, sans effort, les bonnes idées fusent d'entre les lèvres des bouches de tous les visages des membres du groupe, à tel point que Patron n'essaye même plus de prendre la parole. Il sait que Paillason s'est mis en route et que tout se passera bien. Il peut, effectivement, accuser des signes de fatigue, ce qui est normal — et on ne lui en veut pas — quand on a pour fonction de canaliser l'extraordinaire énergie de gaillards comme nous. Certains d'entre vous qui, tels Edward, n'aiment pas les pots de yaourt à moitié entamés qui traînent sur la table ou les lacets défaits sur l'une des deux chaussures seulement, me demandent comment, finalement, s'est déroulé l'interview à Citrouille FM que je donnais, plus haut, en exemple. Je leur réponds, fidèle à l'esprit qui anime chacun des gars du groupe « De quelle interview vous voulez parler ? ». Ils me disent « Mais si, l'interview de 19h30 dans *Multi-fusions* sur Citrouille FM ! ». Et moi je leur dis « C'est intéressant ce que vous racontez là. Auriez-vous les coordonnées des animateurs de cette

émission ? ». Ravis de pouvoir aider un groupe qu'ils admirent, les questionneurs me donnent les coordonnées des animateurs, que je transmettrai à Patron, à qui ça fera évidemment plaisir de voir que j'aime à l'aider dans son boulot d'attaché de presse.

PAUSE TECHNIQUEU//////////

À Paillason, on fait ce qu'on veut, sauf , bien sûr, les choses qui vont à l'encontre des valeurs fondamentales que nous partageons tous. Quand nous avons tourné le clip de *Bâtard, tu as ignifugé mon castor*, nos quatre voix se sont élevées en chœur pour refuser l'idée des pagnes en bananes. Pour notre tournée en Italie, nous n'avons pas accepté d'être accompagnés par l'ensemble à cordes féminin de Johnny Cavalcanti. Seul Peter était d'accord que les violonistes en robes noires translucides nous accompagnent. Jusqu'au moment où il a compris que les violons de Cavalcanti et de ses employées allaient reléguer son jeu de guitare derrière un mur sonore infranchissable. Pour qu'il ne soit pas trop déçu par l'absence de violonistes, nous avons engagé trois choristes. Peter s'est très bien entendu avec les trois, dont une, semble-t-il, n'a pas été insensible au charme de sa moustache blonde, comme en portaient les gays de San Francisco dans les années 1980. Je suis, moi-même, tombé amoureux de la choriste anglaise brune. Pour tenter de lui faire comprendre ma folle passion, chaque soir j'allais la rejoindre dans son lit et traçait avec mon index nu, sur son dos nu, lettre après lettre, des poèmes improvisés qu'elle s'amusait à deviner/ Le dixième soir, nous nous sommes embrassés sur la joue. Après, j'ai tracé des poèmes sur ses fesses et sur ses seins, et, le vingt-deuxième soir, elle m'a violé

(gentiment). J'aurais préféré achever le cycle complet de vingt-cinq journées poétiques, mais cette jeune femme manquait peut-être de la maturité et de la patience nécessaires. Pendant tout le reste de la tournée italienne, ce fut une chouette camarade avec laquelle, bien qu'entièrement nu, j'ai partagé des moments de complicité érotique de grande qualité. Là non plus, à l'image de Paillason et du prog-rock, pas de limites aux limites, et une entière liberté que les confins de l'infini ne parviennent pas à circonvenir. D'accord, je l'admets, nos compagnes, les femmes, par leur intelligence mystérieuse et par l'intensité volcanique de leurs sensations de plaisir ne sont pas loin, elles non plus, d'accéder à la dimension indéfinissable de l'univers psychique du rock progressif. Mais je pense, sincèrement, que moi et les gars de Paillason, nous évoluons — sans peut-être en avoir toujours conscience — dans un espace qui se situe au delà des secousses telluriques parfaitement respectables et homologuées de l'orgasme féminin, et, a fortiori, masculin. Ce n'est plus de la jouissance, c'est de la transcendance qui fait de nous des pharaons en habits d'or qui descendent de leurs soucoupes volantes en empruntant de larges escaliers lisses et clignotants. Nous n'affirmons pas ne pas être émus par les doux triangles — pubiens — de nos amies, les femmes, ni n'avoir pas le désir d'aller y fourrer, de temps à autre, diverses parties de notre corps glouton, mais, justement, ce triangle qu'elles aiment, nos compagnes, nous dévoiler dans toute la splendeur de leur chair à la fois délicate, souple, molle et ferme,

ce triangle n'est-ils pas un signe éminemment symbolique qui nous dit « Oui , te voici arrivé à une étape bien intéressante. Mais, après en avoir étudié les différents aspects, n'hésite pas à poursuivre plus loin, derrière, en dessous, en haut, en bas et, finalement, au delà du delà, pour accéder au royaume des cristaux magiques dont l'association impossible constitue la trame du monde et de toi-même. J'essaye d'expliquer un peu ça dans *Ne change pas ton assolement triennal*. Dans le second couplet, j'écris en effet :

Le triangle a trois angles,
La sangle, n'en a pas.
Mais si elle fouette le monde,
Alors, tous les carrés s'arrondissent,
Et enfin, nos yeux,
Les miens, les tiens,
Ne font plus que quatre.

Cet extrait, sorti de son contexte musical, peut vous paraître un peu grandiloquent, mais je prends soin, quand on joue ce morceau, de donner à ma voix les intonations discrètes souvent utilisées par les équipes de télévision effectuant des reportages sur les gorilles tueurs des forêts de l'Ouganda. Dès lors, la transcendance dont je parlais tout à l'heure devient nettement plus palpable. Beaucoup vous le diront, ça fait un peu penser à la texture d'un kiwi — je parle, bien entendu, du fruit, et non de l'animal. N'allez pas croire qu'il suffit de tripoter des kiwis — je parle bien

du fruit, je le rappelle — pour accéder aux immenses univers métaphysiques où le rock, progressif, sait, la plupart du temps, nous emmener et nous révéler à nous-même. Une fois, Brian a prétendu obtenir un résultat similaire en tripotant le triangle de sa copine tandis que celle-ci lui manipulait le flutiau. Loin de moi l'idée de vouloir mettre en doute l'expertise de la copine de Brian, expertise que je ne refuserais pas, moi-même, de mettre à l'épreuve, si je n'étais pas persuadé que l'ascèse — et je ne parle pas là d'une autoroute — à laquelle nous conduit le rock progressif n'était pas de nature à être comparée avec le plaisir sexuel. Ceux qui n'ont pas compris cette dernière phrase sont comme moi. Bienvenue au club. Disons, pour ramasser notre pensée, que l'approche musicale et l'approche sexuelle peuvent s'enrichir l'une l'autre dans le cadre d'une démarche, raisonnable, de jumelages et d'échanges de fanions. Mais à mon sens, le rock-prog, à lui seul, nous donne toutes les libertés, y compris celle de tripoter des triangles féminins où on veut, quand on veut et de la manière la plus profitable, tant à soi-même qu'à la gentille partenaire. Si j'estime que les dessous en dentelle couleur cerise de la gentille partenaire sont de nature à m'affrioler, eh bien, je ne m'interdirai pas de lui dire « Tes dessous en dentelle couleur cerise sont de nature à m'affrioler ». Il faut évidemment tomber sur une gentille partenaire qui maîtrise totalement la compréhension de l'adjectif « affriolant ». Dans le cas contraire, on peut dire simplement « sexy ». Mais, ce faisant, ne fait-on pas baisser d'un — très léger — cran

l'intensité de la libido qui nous anime ? La gentille partenaire peut, aussi, rétorquer « Tu le trouves affriolant, mon fri-fri ? ». Auquel cas, soit on a le temps d'expliquer que ce mot ne nous inspire guère et qu'il tendrait plutôt à faire naître en nous des images, bien décevantes, de camionnettes de vente de frites, soit on donne la priorité à l'action et, pendant un temps, les mots peuvent prendre une pause à la cafétéria, faire un baby-foot ou démarrer une passionnante partie de Warhammer en attendant que la situation redevienne un peu plus calme. Un journaliste m'a posé, une fois, cette embarrassante question : « Vous mettez de la musique lorsque vous faites l'amour ? ». Ce à quoi j'ai répondu que la seule musique, digne de ce nom, que je tolérais pendant le bel acte d'amour, c'était les hurlements d'enthousiasme de la gentille partenaire. Je ne suis pas du genre, vous l'imaginez bien, à cadencer le bel acte d'amour sur le 4/4 mécanique et vulgaire d'un quelconque titre de pop-dance internationale, lui-même surchargé en samples de soupirs féminins réverbérés ainsi que de « *motherfucker* » susurrés sans délicatesse par la voix graillonneuse du rapeur West Coast à fine moustache figurant en *featuring*. Nos amies les femmes, convenez-en, méritent mieux. Elles sont si belles, si intelligentes, si drôles et si « cochonnes » — au sens le plus noble que ce terme doit prendre. Une femme est, pour moi, un être sublime et charnel, qui rivalise avec les plus belles basses de ma collection. J'en ai 18, et je sais comment les prendre, les caresser, les toucher, les ajuster, les astiquer et, finalement, en

jouer. Le poli et les courbes d'un corps de basse sont de nature à m'émouvoir autant qu'un corps de gentille partenaire. J'aime chercher, et trouver, et faire vibrer, la corde sensible. Ma basse bien en main, de même que je peux avoir en main la fesse ou le sein, ou le creux de la taille, ou le mollet, ou la guêpière en cuir clouté de ma compagne, je prends plaisir à élaborer des motifs musicaux qui, dans un cas (celui du corps de basse) sont susceptibles de faire crier le public d'un stade, et dans l'autre — soyons franc et modeste — la gentille partenaire, voire même l'ami régulier de la gentille partenaire découvrant avec rage que son lit a été défait sans que personne n'ait pris soin de l'avertir au préalable. Je supporte avec assez de bonhomie ce genre de désagrément et je suis parfaitement capable de rester caché pendant huit heures dans le tambour d'une machine à laver sans que cela vienne perturber ma joie de vivre. Ce qui, assurément, ne serait pas le cas d'Edward. Ses mains de pianiste lui assurent auprès des femmes un succès que je ne lui conteste pas. Mais, à mon sens, ce garçon a trop tendance à confondre amour et amour de la musique, et ce, au détriment de l'amour. Edward affirme — comme je le fais aussi — que le corps d'une femme l'inspire terriblement. Et lorsqu'il se retrouve nu avec une femme, nue, elle aussi, qu'aime-t-il faire ? Écrire de la musique sur le dos de cette femme, sur son ventre, sur ses bras, sous ses pieds, au moyen d'un stylobille ou d'un crayon à maquillage. Cela peut paraître charmant et follement poétique. Mais lui, Edward, ne plaisante pas — comme je vous l'ai

déjà un peu expliqué, avec les partitions. Savez-vous que la moitié des morceaux de notre treizième album *Everest rotatif* ont été écrits sur Juliette et Shirley ? Et que Juliette et Shirley gardent, il va sans dire, un souvenir désagréable de cette expérience ? Car, une fois qu'Edward a fini de tracer ses partitions, croyez-vous que sa gentille partenaire peut aller prendre une douche ? Si c'était possible, Edward enfermerait immédiatement son amoureuse dans l'une de ses valises à partitions. Au lieu de ça, que fait-il ce maniaque ? Il consulte son agenda et fixe à sa partition vivante un rendez-vous à notre salle de répétition. Et là, il recopie méticuleusement les notes qui sont sur la peau de ses amantes. Comme Edward est un perfectionniste, ces séances de recopiage durent des heures. Ce que, d'ailleurs, Shirley n'a pas supporté, quittant les lieux avec une grosse moitié de partition non recopiée. Edward affirme que s'il avait pu tout recopier, *Coussin (mutin) tourne la galipette* serait mille fois plus transcendant que ce qu'il est. Pourtant, Shirley, une sensible et honnête et pas rancunière avait pris soin, avant d'effacer la partition, d'en envoyer des photos à Edward. Qui ne sut maugréer que Shirley avait oublié la nuque, le dessous des seins, l'intérieur des doigts de pieds, l'arrière des oreilles et d'autres endroits annexes de ce genre. Je me permets de critiquer légèrement Edward parce que je trouve qu'il manque, quelque peu, de galanterie dans ses rapports avec ses amies féminines, mais je reconnais, cependant que cette frénésie d'écriture musicale, quelles que soient les

circonstances, est bien la marque de fabrique de l'extraordinaire liberté que, tous, au sein de Paillasson, nous ne craignons pas de mettre en pratique. Avec nous, cela ne fait pas un pli (de ventre ou de genou), le rock progressif ne pourra venir se plaindre de ne pas progresser. Nous l'emmenons dans des territoires dont l'immensité n'a d'égale que notre totale incapacité à en concevoir les limites. Les gars de Paillasson et moi-même, c'est sûr, on va très loin. Quand Peter — par défi, mais aussi par folle passion pour la recherche musicale — est parvenu à brancher sa gratte sur la sono de la gare de Lyon, à Paris, et à déchirer entièrement les habituels schémas du solo de guitare pendant 15 minutes pour des dizaines de milliers d'oreilles, moi je dis, que là, c'était un moment où Paillasson est devenu le monde, et l'avenir du monde. Certes, peu avant d'être ceinturé par les vigiles, Peter a cru bon de faire son intéressant en criant dans le micro « Tiffany, je t'aime et j'adore boire la bière qui pétille dans ta chatte ». Je ne pense pas, honnêtement, que ce genre de déclaration — dont je ne conteste pas la sincérité — soit de nature à donner de Paillasson l'image qui lui correspond le mieux. Non pas que nous ne souhaitions pas, de façon dionysiaque, célébrer à notre façon les joies de l'amour charnel, mais il faut, pour cela — et en tant que parolier, je suis bien placé pour le dire —, savoir choisir les mots justes. S'il n'était pas le garçon qu'il est, Peter aurait pu avantageusement remplacer sa formule maladroite par un joli « Tiffany, je bois aux bords ourlés du vase que tu m'offres / L'enivrante ambrosie

dont le doux flot me remplit le coffre ». Brian, lui aussi, a récemment repoussé les limites de notre territoire créatif. Il a composé un morceau de 32 min où il joue — avec brio — ce qu'il appelle de la *air-batterie*. Pas une seule fois, pendant ce morceau, il ne frappe ses fûts ou ses cymbales. Et on assiste à un subjuguant ballet de baguettes muettes où le rythme se perçoit, non plus par l'oreille, mais par le regard. Peter, enthousiaste, a proposé que nous composions un morceau totalement « air ». « Les seuls sons qu'on entendrait viendraient du public », s'est-il enthousiasmé. Ce qu'Edward, également intéressé, a complété en affirmant que, de cette manière, nous allions « inverser notre rapport au public », lequel allait « peu à peu de désaliéner de son statut d'écoutant, passif ». « Oui, s'est — de nouveau — enthousiasmé Peter, comme ça, ils s'écouteront eux-mêmes dans le silence que nous leur offrirons ! ». Brian a tempéré les propos de Peter en indiquant que, même si nous jouions en mode « air », ça ne voulait pas dire, pour autant, que nous ne produirions pas de musique. Et que donc, le public, devait pouvoir garder un minimum d'attention afin de recevoir l'influx artistique que nous leur proposons. Nous avons déjà répété plusieurs fois notre morceau « *full-air* », un truc bien puissant avec un mur de basse et de guitare saturées, sur lequel caracolent les stridences d'Edward au Moog, tandis qu'à l'arrière-plan, la batterie de Brian semble effectuer un déménagement d'armoires métalliques vides sur un sol carrelé. On ne maîtrise pas encore *Lyssenko, tu trahis ton paletot*, (c'est le titre provisoire

de notre air-morceau) mais des amis, qui ont assisté aux répétitions, nous ont affirmé, tout en retirant leurs bouchons auriculaires, que ce truc était « énorme ». Ils avaient, en effet, été obligés de mettre leurs bouchons, tant la pureté du silence que nous élaborions était affolante de richesse. « Ça m'a rassurée d'entendre battre mon pouls », m'a dit une fille. Patron, qui était là aussi, a fait la grimace. Il savait qu'il allait devoir commander un nombre important de bouchons auriculaires pour notre prochaine tournée dont, malheureusement, le prix des billets ne pouvait plus être modifié pour répercuter ce coût supplémentaire. Moi-même, j'ai une idée de ouf. Et je pèse mes mots. J'espère bientôt la faire accepter aux gars. C'est un morceau court de 11 min, où je remplace les « a » par des « o », les « o » par des « i » et les « i » par des « a ». L'idée est de bousculer les règles sclérosées du langage poste-freudien et de provoquer chez le public un sentiment de surprise, puis d'incompréhension, puis de surprise, puis d'ennui, puis de colère, puis de compréhension et, enfin, de joie dingue. Voilà comment je procède. C'est exceptionnel que je dévoile, comme ça, dans le détail, mes secrets de création, mais au siècle de « l'économie de la contribution » et du logiciel *open source*, ça me semble, finalement, un jour ou l'autre, inévitable. Alors je prends le premier vers de la chanson qui est :

En étiquetant les pantalons,

En solde,
J'ai vu une mouche.

Ensuite, avec le plus grand soin et la plus grande précision, j'applique la méthode des « a », des « o » et des « i » dont je vous ai parlé. Ce qui, au terme d'un lent et patient travail d'orfèvrerie littéraire, donne :

En étoquetont les pontolins,
En silde,
J'oa vu une miuche.

Là, évidemment, le choc est immense. On pénètre dans une dimension seconde de notre langage. Le public sent, instinctivement, l'empreinte des mots initiaux qui agit toujours, souterrainement. Mais ce sens — sous-jacent — est comme emporté, grimé de pied en cap, dans une mascarade étrange, à la fois exotique et patoisante, qui donne au cerveau du fil à retordre et, du coup, le fait quitter son hamac et son [daiquiri], l'obligeant à se bouger le cul un minimum. Mon rêve serait que le public, en sortant d'un concert où tous nos morceaux auraient ce genre de paroles, soit incapable de comprendre la question d'un mec leur demandant « Bonjour, je cherche la station de métro la plus proche ». Là, je pense, j'aurai gagné mon audacieux pari artistique. Un autre de mes grands et

fous projets est est de chanter, un jour, en braille. Pourquoi, en effet, priver nos amis aveugles de la force et de la beauté des paroles de Paillasson ? Et surtout, que nos amis les sourds, en apprenant ceci, ne se vexent pas. Patron a déjà programmé pour le mois de juin un concert spécial de Paillasson en langage des signes. Et, à la rentrée, Edward va s'attaquer à un projet qui lui tient à coeur. Organiser un concert pour les amateurs de musique classique détestant le rock progressif. Nous inviterons sur scène un orchestre du genre du [Philharmonique de Berlin ou du London Sinfonietta]. Je ferai, en introduction, une petite présentation du concert et, tandis que nous interpréterons notre répertoire en mode *full-air*, l'orchestre invité sera libre de jouer les oeuvres de son choix. Ceci, évidemment, ne pourra fonctionner que si les orchestres invités ne comptent dans leur effectif aucune jeune violoncelliste à longs cheveux blonds et robe noire sans manches. De voir ces diables de femmes, à la fois douces et énergiques, empoigner le manche de l'instrument qu'elles ont calé entre leurs genoux me donne des crises d'hyperthermie qui m'empêchent d'assurer une prestation scénique de qualité. ////Nous ne refusons pas de parler de la question des femmes, au sein de Paillason, mais il semble que, tacitement, nous fassions tous en sorte d'éviter le sujet. Il y a blessure, je ne vous le cache pas. Qui remonte à l'époque où nous avons accepté d'intégrer la copine de Brian, une fille généralement pieds nus et vêtue d'un [pantalon indien large] qui

jonglait avec des massues enflammées. Nous pensions que ce petit bonus scénique — et qu'on ne me soupçonne pas de vouloir rabaisser la Femme en parlant de « petit bonus » —, nous pensions, donc, que ce petit bonus scénique ajouterait à nos concerts un côté... Je ne me souviens plus ce que c'était censé ajouter. En fait, personne n'a dû vraiment se poser la question, puisque Ambre — la jongleuse aux pieds nus — s'est pointée un jour avec de nombreux arguments très convaincants dont j'ai oublié la teneur. On dirait, les gars, que j'ai tendance à ne plus me souvenir de pas mal de choses, tout d'un coup. Dans le titre de l'album [*The Court of the Crimson King*], du groupe King Crimson, quelle est la fonction officielle du personnage cité ? La fonction du personnage cité est « roi ». Après ce petit test de mémoire qui me rassérène, j'en reviens à la copine nue de Brian. Nue des pieds, seulement, et dont le prénom était un truc qui avait un lien avec le mot « homme » en espagnol mais avec un « a » à la place du « u », ce qui fait donc qu'elle se prénomme Ambre. Côté jonglage de massues enflammées, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi doué. Avant qu'une de ses trois ou quatre massues ne retombe, elle était capable d'aller chercher, *backstage*, une bière fraîche pour Peter et de la poser, ouverte sur son ampli avec une soucoupe de cacahuètes. Quand Brian faisait un solo, elle parvenait à synchroniser son jonglage avec les rythmes complexes de son amoureux. Le soir où, sans prévenir, elle a cru intéressant et spectaculaire de jongler avec

des Fender¹⁶ Stratocaster enflammées, Peter a frôlé l'infarctus. Comme tous mes musiciens, il est fétichiste de son instrument. Il a arraché un extincteur et a éteint toutes les Stratocaster puis a balancé l'extincteur vide sur Ambre qui se l'est pris sur son pied nu. Brian, n'ayant rien perdu de la scène derrière son rideau de cheveux, a quitté sa batterie avec une rapidité surprenante, parvenant à ne faire tomber aucun élément avec ses grandes jambes d'insecte polyarticulé. Il a pris Ambre dans ses cinq bras — c'est une image, je plaisante — et l'a sortie de scène assez prestement car elle était très en colère et hurlait des insultes qui étaient de nature à nuire à l'image publique de Paillasson et qui, de plus, s'avéraient dénuées de toute logique (« Je m'en bats les couilles », « J't'encule gros connard », « Suce ma queue, pédé » et ainsi de suite, et tra deri dera). J'avoue que, dans ces conditions, il nous a été difficile, à Edward et moi, de finir seuls les é » min restantes de *Les produits ménagers n'ont pas d'envergure*, que nous étions en train de jouer. Mais, à Paillasson, ce genre de petite péripétie n'est pas de nature à nous déstabiliser. Edward a utilisé un huitième clavier pour assurer les parties solo de Peter, et moi, je suis passé à un jeu de basse en [pops & slaps] afin de maintenir dans le morceau une énergie percussive digne de ce nom. De plus, un fan, qui à la faveur du désordre engendré par l'incident, avait réussi à se hisser sur scène, s'est installé derrière les fûts de Brian et a, ma foi, assuré une honnête rythmique à la [Christian

16 Marque mythique de guitares électriques nord-américaines.

Vander] qui nous a permis de conclure *Les produits ménagers n'ont pas d'envergure* sans avoir à trop rougir de nous-même. Dans les loges (les vestiaires de la salle de basket où on jouait), nous avons retrouvé Umbré, je veux dire Ambre, qui clopait assez nerveusement un petit tarpé serré et qui a tenu, un peu nerveusement, à s'excuser auprès de chacun d'entre-nous d'avoir manqué de patience face à notre stupidité. Son ton de voix me faisait penser à ma prof de maths de Troisième quand elle me rendait un contrôle où, à cause de 12 327 conneries, je me tapais un pitoyable 10,5/20. Ambre nous a jaré, nous a *juré* (désolé), qu'elle abandonnerait les guitares et les massues enflammées. Brian a dit (alors qu'il aurait très bien pu fermer sa gueule) : « Vous pouvez compter sur elle, elle ne le refera plus ». Ambru (pardon, Ambre) a indiqué qu'elle avait super-réfléchi et qu'au prochain concert, elle ne jonglerait pas — comme je l'avais toujours craint, en secret — avec des mérous vivants, mais avec des chiots abdaonnés. Elle nous a montré des photos des chiots en émettant des commentaires avec un petit râle de gorge. « Rhoo, comme ils sont trop craquants là. Ça tue. ». Tes machines à crottes, ce qu'elles vont craquer, c'est un nerf cardiaque, que j'ai eu envie de lui répondre. Mais j'ai gardé ma réflexion pour moi. Je n'avais pas envie 1) d'être vulgaire, 2) d'entendre cette fille jérémier « Han, t'es trop négatif, comme mec » et pus je me disais que, peut-être, le coup des chiots pouvait, miraculeusement apporter une dimension artistique nouvelle à Paillasson, pour peu qu'on leur fasse de

petits costumes à la [Charles VIII] dessinés par Karl Lagerfeld ou tout autre couturier de la sphère pipeule. Finalement, le projet n'a pas abouti. En effet Umbra (non, « Ambre », mais vous aurez rectifié de vous-même) a renoncé au jonglage de chiots car ça rendait Brian triste. En effet, la mère de Brian était un chiot. Et son père aussi. Non, je déconne. Mais ça rendait vraiment Brian triste. Il m'a avoué, plus tard, que, petit garçon, il avait dû payer le droit de toucher la fente duveteuse d'une petite copine, en échange de son chiot en peluche. Je ne veux pas dire que la petite fille avait donné un chiot pour que Brian lui touche la fente, mais que Brian avait dû payer son touchage de fente duveteuse avec un chiot (duveteux lui aussi) qu'il aimait beaucoup car c'était son oncle Patrick, pilote de chasse, qui le lui avait offert. Et que, de surcroît, cet oncle Patrick portait une fine moustache, très élégante. Vous voyez que ce problème des chiots était loin d'être simple. Les mérours auraient finalement peut-être posé moins de problème. Mais là, c'est moi qui me serais levé en mettant mon veto. Et ce pour des raisons de sécurité. Imaginez un mérour humide qui retombe sur un câble d'alim et c'est toute la sono qui pète, et mon fidèle ampli Montarbo avec. Les mérours, truites et autres poulpes, non merci. Ou alors en poudre, ha, ha ! Dans les concerts suivants, Ombra¹⁷ a utilisé des tortues

17 Á toi de rectifier par toi-même. Envoie ta réponse à l'éditeur et, après tirage au sort, tu recevras, peut-être, un compte-tours pour ta brosse à dents électrique. Á moins que tu ne préfères, pour ton iPhone, un éphéméride avec les meilleures blagues de [Jean-Charles], l'humoriste des années 1970.

d'eau (passées au sèche-cheveux), des *sex-toys* et des bustes d'Alexandre [Millerand], (bustes dont la fonction n'a rien voir avec le concept de *sex-toy*, quoi qu'en fassent certaines femmes audacieuses et amatrices de III^e République¹⁸). Et puis, un jour, Embra a disparu. Elle et Brian avaient rompu. Notre batteur nous a expliqué qu'elle avait rencontré un artiste au [Festival des Arts de la Rue de Châlons-sur-Saône] et, qu'ensemble, ils parcouraient les routes d'Europe avec un numéro où ils jonglaient avec du sable. « Très bien !, me suis-je exclamé. Paillasson é été une sorte de plate-forme qui a permis à cette fille de se propulser vers la partie d'elle-même la plus éloignée mais dont, pourtant, elle se sentait la plus proche ». Brian a convenu que c'était une façon intelligente, et très prog, de voir les choses, mais que lui, néanmoins, s'était, malgré tout, fait piquer sa meuf par un « connard à dreads¹⁹ blonds » et que ça le rendait quelque peu amer et déprimé. Peter lui a proposé de lui présenter Tracy, une bassiste, célibataire, qui jouait dans un groupe de metal-core composé de lesbiennes rigolotes (ce qui est rare). C'est alors, que, selon moi, Brian s'est montré sublmissime et 23 000 fois digne d'appartenir à Paillasson. « Non merci, c'est gentil, a-t-il répondu à notre proposition de bassiste metal-core. Mais je dois travailler sérieusement mon jeu de pédale. Je ne suis

18 Un petit kikoulol à mon ami François de Coustin. Ce garçon collectionne, en effet, de façon monomaniaque les médailles et bustes des présidents du Conseil de la III^e République française. Offrez-lui un petit Paul [Deschanel]en chocolat, et il est tout heureux.

pas assez fluide sur les sextolets. Après, peut-être, on verra. » Voilà, pas besoin de grands discours. Cette petite scène vous fait comprendre — et non pas « toucher du doigt » comme l'écrivent certain auteurs, car si vous touchez ces lignes avec le doigt ça ne vous apportera rien de plus — , elle vous fait comprendre donc, cette petite scène, ce qui fait la beauté et la force de Paillason. Attention ! Je ne dis pas que les femmes sont des boulets, ni même des poulets, ni même le barrage d'Assouan. Je dis, simplement que, quels que soient les problèmes que les uns et les autres nous pouvons rencontrer (après les avoir amoureusement engraisés nous-mêmes, ces problèmes), il y aura toujours cet amour de la musique bien ouvragée qui nous poussera à aller de l'avant, et même bien au delà. /// Paillason a en lui le capacités de donner naissance à un nombre infini d'univers qui, se télescopant, sont susceptibles de provoquer des explosions esthétiques de très grande pureté, génératrices d'autres univers, à un point tel que, souvent, nous paniquons devant cette réaction en chaîne. Je vous assure que bien souvent, je ne se serais pas fâché de trouver dans un placard une petite vanne

19 Abréviation de « dreadlocks », coiffure traditionnelle des pratiquants de la religion [rastafari], en Jamaïque. Cette coiffure est également portée par les musiciens de reggae, mais aussi par les jeunes européens (souvent roux à peau diaphane) désireux d'affirmer leur opposition cool au système socio-politique tout en buvant de la Heineken en canettes de 50 cl et en écoutant de la tek hardcore ou du gabber post punk. J'aimerais ajouter des notes dans cette note, mais c'est mal.

rouge à laquelle serait suspendu un écriteau indiquant « Arrêt des univers esthétiques. Important : en cas de blocage de la vanne, déboquez la vanne ». Vous ne pouvez imaginer le cirque que c'est, cette histoire de fission esthétique et musicale. L'univers des horizons planants couleur émeraude nacrée se fragmente en petites scènes moyenâgeuses où des dragons courtisent des châtelaines puis, les dragons crachent des flammes où apparaît le portrait de votre concessionnaire automobile. Ensuite, l'univers confiné de la concession automobile explose en téléphone mobiles où Lady Gaga²⁰ avoue détester les tenues en cuir SM. Et ainsi de suite. Et tout à l'avenant. Et tra deri dera la balancelle. Nous, à Paillason, les barrières, les frontières, les murs, les impasses, nous les transformons en dociles zips. Nous en faisons des confiseries molles, vite avalées. Les obstacles, nous nous moquons d'eux, et ils ont tellement honte d'être des obstacles stupides, qu'ils se barrent en courant tout suant et tout rouges de teuhon. Edward nous a dit que si Jean Sébastien Bach revenait vivre maintenant (ayant certainement succombé à une promo clinquante de voyageur cupide), et que le « cantor de Leipzig », comme disant les musicologues, se lançait dans le prog-rock, son oeuvre serait 50 000 fois plus géniale, parce que le prog-rock offre un

20 Chanteuse interprète nord-américaine de dance-pop internationale dont les clips proposent une luxueuse esthétique SM chanelisée, baignant dans une ambiance d'homosexualité féminine conçue pour plaire à un public large. Lady Gaga, sait-elle chanter ? C'est possible, mais cela nécessiterait, cependant, une vérification sérieuse. En outre, son visage, mutin, semble un peu de travers.

champ immense à la création. De maïs, de colza, de betteraves..., là n'est pas le problème. J'ai quand même tenu à préciser à Edward que Bach (prononcez « Barr », à l'allemande) ne pourrait se surpasser lui-même que s'il rejoignait Paillasson. Précisions bien les choses. Nous sommes le seul groupe où l'absence de barrières fait que les voies barrées sont des voies barrées, sachant que le mot « barré », ici, ne signifie pas « qui empêche le passage » mais plutôt « totalement ouf dans ta teuté ». Et de « Bach » (prononcé à l'allemande) à « barré », il y a, à peine, l'épaisseur d'un papier de cigarette, convenez-en. Sur ce point, Edward ne m'a pas contredit, mais il a tenu à préciser 1) qu'il ne savait plus très bien de quoi nous parlions et 2) que l'ébullition créative la plus vigoureuse, même à [thermostat 8], ne pouvait trouver son plein accomplissement sans l'application d'un minimum de règles.

« Le torrent furieux²¹ doit être canalisé afin de pouvoir irriguer les immenses vergers de la plaine où se trouvent la plupart des vergers », a-t-il indiqué pour essayer de bien me faire comprendre ce qu'il voulait dire. Il a enchaîné aussitôt en signalant que mon solo de basse, puissant et éruptif, dans *Les jours pairs ne sont pas les moins impairs* mériterait d'être allégé afin de pouvoir déflager dans toute la plénitude de sa puissance. Et il m'a sorti, tel un prestidigitateur ou un agent immobilier, la partition de mon solo en me soulignant en rouge les passages inutiles, selon lui. J'ai répliqué en soulignant en bleu. Edward a riposté avec du doré pailleté. Et j'ai contre-attaqué avec un marqueur noir, bien lourd. Finalement, je me suis esclaffé. « Mais Edward, ai-je dit. Mon solo est une totale impro. Chaque soir, il est différent ». Edward a fait « n*fff » par le nez, mais il ne m'a pas contredit. « Le solo que je te montre là date du mardi 15 avril 2010 », a-t-il précisé. Alors là, moi, j'ai été envahi par un long frisson de peur depuis le coccyx jusqu'aux lobes d'oreilles. Ce MALADE — je ne sais pas comment — prenait en note tus mes solos. Même Patron, qui ne met pas trop son nez dans la technique musicale, a trouvé qu'Edward exagérait. Et il a même ajouté un argument rationnel qui m'a beaucoup impressionné et rassuré. « En plus, ça alourdit

21 D'on en sait quoi, d'ailleurs.

significativement nos dépenses en papier, a-t-il dit. Et le poids accru de tes valises nous fait consommer plus d'essence ». Brian, qui est très écolo et antivivisection a approuvé vigoureusement. Edward s'est mis en colère, froidement, à sa manière. « Tu es un technocrate canadien, voire même québécois. Tu ne sais pas ce que c'est, la création musicale, tu ne sais pas ce que c'est, de construire une oeuvre à la fois belle, solide, belle et solide, et solide et belle. Cantonne toi à ton riz cantonnais de chiffres en petits morceaux indigestes. Bivouaque dans tes fonctions d'intendance. Ça vaudra mieux pour tout le monde ». Patron n'a pas répondu, mais j'ai bien vu qu'Edward lui avait fait de la peine. Moi je leur ai dit à tous les deux qu'ils avaient un point commun, c'était la passion de l'archivage. Edward m'a regardé, d'un oeil arrondi de faucon. Puis il a éclaté en sanglots et s'est jeté dans les bras de Patron en lui demandant pardon. « Nous sommes frères, sanglotait Edward. Je suis un nazi, un sociopathe, ne m'en veux pas, c'est à force d'avoir toutes ces touches alignées devant les yeux, ça me découpe l'esprit en rectangles durs qui ne quittent jamais leur place ». Patron a consolé notre clavier en lui expliquant que lui, ça lui faisait un peu la même chose avec ses feuilles Excel. Moi j'ai dit, que parfois, aussi, les frettes de mon manche me prenaient bien la tête et que je faisais des cauchemars où je courais sur le manche d'une basse qui n'avait pas de fin, comme dans un clip des Brothers Johnson des années 1980. On s'est tous réconciliés et congratulés en se partageant une bière que Peter avait

oubliée derrière un *fligt-case*. Vous avez, avec ces petites scènes, une belle illustration du fantastique esprit de groupe qui règne au sein de Paillasson, et qui nous permet d'envisager, ensemble, les hypothèses les plus folles, sans pour autant devenir, nous mêmes, complètement dingos. Et ça, j'aime autant vous le dire tout de suite, c'est une réalité que nous avons bien du mal à faire comprendre aux médias. Patron nous avait obtenu un passage dans l'émission télé *Séquence Libre*, un magazine artistique et culturel qui passe le vendredi à 22h40. L'animatrice, en début d'interview, m'a demandé si nous avions été influencés par des groupes comme [Hattfield]and the North, Soft Machine, Caravan ou Egg. J'ai immédiatement répondu que nous, à Paillasson, on ne brûlait pas des cierges dans un oratoire consacré à l'École de Canterbury²². J'ai enchaîné, derechef, en disant que, pour nous, le mot « influence » ne servait à rien et n'était jamais utilisé. « Nous sommes dans un état de liberté que vous ne pouvez même pas imaginer ». Dans le public, j'ai vu Patron, très pâle, qui me faisait un petit signe faiblard de la main. Ça signifiait « Non, s'il te plaît, pas ça ». Mais moi, quand on me pose une question essentielle qui touche à mon rapport à la création musicale, je réponds comme un seul homme, avec la totale entièreté de ma franchise et de ma lutte. Je ne me dérobe pas. Et je ne dérobe surtout pas au public la vérité qu'il est en droit de savoir qu'il n'ignore plus qu'elle est sienne et à lui, grande ouverte et bavarde à son oreille soudain

22 Ensemble de groupes de rock progressif...

ébaubie, et ce, quelles que soient les quantité de cérumen qu'on y puisse trouver. C'est mon devoir. C'est ma mission. Quand j'ai dit, donc, « Nous sommes dans un état de liberté que vous ne pouvez même pas imaginer », l'animatrice a ri. Haro, hari. hara. L'animatrice rit constamment, mais là, elle a ajouté une couche de rire, et les gens du public ont applaudi docilement, noyant le caractère subversif de ma déclaration dans une espèce de crème chantilly de bonne humeur sans opinion. Avant que la fille enchaîne, comme c'est leur technique à la télé, j'ai précisé ma pensée. « Toi, lui ai-je dit, tu n'as pas sur cette chaîne le quart du dixième de liberté que nous avons tous, nous, à Paillason ». J'ai cherché Patron du regard, mais il n'était plus visible. La fille, super souriante et cool, m'a demandé « Puisque vous avez l'air d'y tenir, allez-y, donnez-moi votre définition de la liberté ». Là, j'ai eu envie de renverser l'espèce de bar bleu électrique derrière lequel on nous avait obligé de nous asseoir. Mais j'ai pensé à nos fans. Alors, j'ai parlé. « Moi, en tant que bassiste, et parolier, je suis à 100% libre. Les pourcents restants, je les donne aux perdrix qui ont du mal à se faufiler sous les grillages de l'élevage. Je suis dans le don, à tous les sens du terme. Je fais ce que je veux. Je ne m'interdis rien. Et encore, ne rien s'interdire c'est déjà esquisser la pensée de l'interdit et c'est donc trop ». L'un des chroniqueurs présents sur le plateau de l'émission m'a alors demandé si j'étais plutôt « bassiste » ou « baasiste ». Une poignée de personnes à rigolé. Et moi aussi, tout en

essayant de comprendre pourquoi le chroniqueur disait deux fois « bassiste ». Il est vrai qu'il y a autant de façons d'être bassiste que d'étaler le Nutella sur une tranche de pain, si je peux me permettre cette comparaison dont certains, peut-être, par manque de pratique, ne pourront, malheureusement, saisir toute la pertinence. Finalement, j'ai répondu au chroniqueur — un type maigre et déplumé, la tête rentrée dans les épaules à force de chroniquer — que je n'étais ni « bassiste » ni « bassiste », ni les deux à la fois, mais, tout simplement, un train à vapeur de province. Là, le public du studio a rigolé. Ils ont cru que je plaisantais. Le chroniqueur m'a dit « Vous pensez que [Saddam Hussein]était amateur de micromodélisme » ? J'ai répondu que ce n'était pas impossible, mais que, depuis sa pendaison, ce dictateur, dont je n'ignore pas les exactions, ne devait plus trop avoir le temps de jouer au petit train. Puis j'ai enchaîné avant que l'animatrice ne me coupe. « Une petite locomotive de province, et, qui plus est, à vapeur, jamais ne souffrira du manque d'électricité. Si ses grandes et arrogantes soeurs des grandes lignes sont bloquées pour cause de pénurie d'énergie, elle continuera son tchou-tchou de chemin et, toutes les oreilles se tourneront vers ce froufroutement nébuleux, mais bien vivant, venu comme du ventre même de la Terre nourricière. Le flot légendaire de la musique RnB et funk américaine ne s'est-elle pas nourrie d'artistes comme D-Train, ou de *singles* irrévocables comme le *Party Train* des Gap Band (1983) ? Sans remonter jusqu'à *La Bête humaine*, ce

grand film de notre cinéma national français où le massif Jean Gabin campe (à la belle étoile) un chauffeur de locomotive, je pense qu'on peut, raisonnablement, affirmer que mon son de basse, et la façon dont il fait vivre les notes de la partition (que vous n'entendez pas avant que je les aie jouées), a de bonnes chances de se faire entendre, et apprécier. Je terminerai pas un hommage à la formation musicale électronique pionnière belge, Télex, qui, avec son *Disco Moscow* de [1978] a grandement contribué à la défense de la la transposition musicale de la locomotion ferrée, tant en radio qu'en discothèques du Val-de-Loir ». Après, l'animatrice a réussi à « enchaîner » (c'est à dire à couvrir de chaînes l'invité sommé de se taire, ainsi). Elle s'est penchée un peu vers moi, me montrant, de façon assez déloyale, combien son décolleté possédait d'abîmes cachées, et elle a « lancé », comme disent les professionnels de la télévision, le sujet suivant : les déboires d'une *it-girl* russe qui avait diffusé sur Internet les ébats amoureux des varans de ses amants haut-placés. Tout aurait pu, alors, continuer à se dérouler normalement. Je voyais Patron, dans le public, applaudir avec énergie, autant d'énergie que le premier ado naïf en extase d'avoir été sélectionné pour faire public. Patron était soulagé que mon temps d'interview soit enfin terminé. Mais c'était sans compter avec la camaraderie, le caractère fier et l'amour-passion pour la musique (notamment pour les 6 cordes à [double bobinage antiphase en série]), dont nuit et jour, qu'il pleuve ou qu'il vente, que la supérette

Shopi soit ouverte ou fermée, que les paons aient des poux ou pas, ainsi que les faons et certains taons, que beaucoup d'autres choses soient comme ci ou comme ça... Donc, ainsi, etcetera. Disons, simplement, que Peter émergea des coulisses du studio en faisant claquer lourdement ses bottes country sur l'estrade de pacotille de ce plateau bling-bling. L'apparition d'un homme portant moustache, dans cet environnement lisse et artificiel provoqua, magiquement, un immense frisson de respect dans les [moelles] épinières de tous les participants. Même l'animatrice ne savait pas quoi dire. Elle regardait Peter, solide, svelte, les épaules carrées, la chemise à carreaux parfaitement rentrée dans le jean moulant, la taille barrée par une grosse ceinture en cuir marron, vieilli — imaginait-on — au soleil des interminables convoiements de troupeaux dans les plaines du Wyoming. Peter a chopé le micro-cravate du chroniqueur et a dit « Vous venez tous d'être super incorrects avec le bassiste-chanteur de Paillasson. Ce n'est pas parce qu'il n'a que 4 cordes sur son manche que c'est un débile. En l'insultant lui, vous m'insultez moi, vous insultez Paillasson, le prog-rock, la musique et, finalement, au bout du compte, c'est vous-mêmes que vous insultez ! » À son tour, Patron sortit du public et, l'air grave et décidé, vint se placer face à Peter auquel il déclara, d'une voix nette, extrêmement professorale et tranchante :

« Non Peter, tu effectues la mauvaise manoeuvre en mauvais terrain. Ces gens fonctionnent sur un format de temps qui se constitue de séquences très courtes,

sans véritable lien thématique entre elles. Ce n'est pas le lieu, Peter, pour développer une pensée néo-durkheimienne pleinement épanouie.

— On peut péter la gueule au producteur », répondit Peter.

Le public a ri. Patron a proposé à Peter et à moi-même de nous retirer dignement, de rentrer à l'hôtel et de cesser de participer à cette émission dont il comprenait, maintenant, qu'elle avait été un mauvais choix pour assurer la « communication » du groupe. Des encolures de gars assez musclés commençaient d'apparaître dans les coins sombres du studio. Si on continuait comme ça, on allait se faire virer comme des manifestants. Ce qui n'était pas glorieux. J'eus alors l'initiative qui permit de retourner totalement la situation à notre avantage. J'ai posé ma chaude main rassurante sur le bras nu de l'animatrice et lui ai proposé de conclure ce moment de polémique, passager, par un petit *set live* de Paillason en formation réduite. Aussitôt, encouragements dans le public. Et phrase sans verbe. Et deuxième phrase sans verbe. Je vis dans le regard de la jeune femme un mélange de haine et de soulagement. Elle reprit donc le contrôle de son émission en alignant quelques phrases bateau sur la liberté de ton de cette chaîne pas comme les autres, sur les scènes de ménage qui finissent par un « câlin sous la couette », tout en associant, discrètement, à ce discours le nom du dirigeant de la chaîne. Pendant ce temps, moi, Peter et Patron — oui, lui aussi — sommes allés nous mettre en place dans

« l'espace *live* » où se trouvaient les instruments d'un quatuor à cordes baroque qui devait conclure l'émission. Moi j'ai pris une viole, Peter un théorbe et Patron a sorti de sa veste un recueil de poèmes de Mallarmé. On a improvisé un petit truc pas inintéressant. Quand Patron déclame un texte — je vous rassure toute de suite, il ne le « slamme » pas — il fait ça à l'ancienne, comme sur ce vieil enregistrement de 1913 du pôêtt' Apollinaire, qu'un jour, il m'avait fait écouter. J'essaie juste de vous retranscrire ce que ça donnait sur le plateau télé, avec les vers de Mallarmé.

« Ūneu dentêlleu ss'abolihi
Dans le douhoûte du Jeuheu suprêêmm ». ²³

À la viole de gambe, j'ai eu du mal à tirer des notes justes et audibles. C'est un instrument intéressant. Mais moi, je n'y peux rien, je resterai l'amant éternel et exclusif de la basse électrique, sans vouloir, en disant ça, tomber dans les déclarations grandiloquentes qui ennuient tout le monde et moi aussi et également Momo et Salim de l'épicerie *À la place du Marché* et, de même, Richard Pham, le traiteur asiatique, lequel, pourtant, aime les mots croisés et les échecs. Au théorbe (le grand bazar à long manche) Peter a déconné. Il a pété des cordes. Mais il s'est donné à fond, et je crois que le public a été impressionné. Et si Peter n'avait pas porté ses poignets de force, ça n'aurait rien changé. Le public a été purement touché par la

23 In [Tryptique], 1887.

seule musique. Tous ces gens ont compris que, dans Paillasson, même en formation réduite, soufflait un souffle qui ne soufflait pas dans le premier groupe venu. Certains groupes usent de ventilateurs pour tenter de se donner une dimension héroïque. Mais cela, vous en êtes d'accord, est risible et petit. Le public, instinctivement, a conscience de la présence des ventilateurs et, de ce fait, rejette la tricherie. Avec nous, le public a compris, malgré ses préjugés, ses limitations intellectuelles, son stress de citoyens urbains en challenge contrôlé et auto-infligé que, dans Paillasson, il y avait une sorte de noyau nébuleux dont aucune des formes tournoyantes qui centrifugent en lui ne sont semblables ni à une galerie de portraits gravés de papes catholiques, ni à l'oeuvre peinte de Georges Mathieu.²⁴ Ils ont vu, ces figurants de plateau télé, de même que les employés de la chaîne, que nous pouvions, nous, Paillasson, Paillasson tronqué, sorte de « Pillssn » apparemment affaibli, générer instantanément un rayonnement de chaleur suffisamment authentique et puissant pour cuire l'émail d'une poterie d'enfant inscrit à un cours de poterie. Ils ont vu, ces spectateurs de plateau livrés au Moloch médiatique, que nous étions, nous, les gars de Paillasson, pleinement engagés dans le faire et dans le don. Ils ont vu qu'avec trois bouts de théorbe, quelques rares brins de viole et un méchant morceau de papier versifié en édition de poche, on pouvait faire « Plionk-ÉternêlAzurr-Deng, bledeng » et,

24 Que le vieux Maître, héros et chevalier comme il se rêve et a vécu, nous pardonne cette pirouette de méchanceté superficielle.

ainsi, les clouer d'extase, d'un coup, sur les gradins éphémères du plateau. Si nous avons continué notre miracle créatif, tous, nous aurions été propulsés hors de nos corps (mais quand même sous la forme de nos corps) dans un infra-espace où le choc joyeux des canettes de soda saturées de LSD nous aurait à tous révélé une infinité de chemins intrigants parmi lesquels nous n'aurions pu en choisir aucun, à moins d'avoir eu l'accord formel de Madame Blumenfeld, ce qui est très dur à obtenir, car Madame Blumenfeld tient la comptabilité de l'association de façon très précise et que, de plus, il est harassant de l'empêcher de parler sans cesse. Pour conclure sur cette histoire d'émission télé, je pense que, pour Paillason, ce moment de projection médiatique a été un excellent révélateur de ce que nous sommes. Non pas que le mystère essentiel qui nous constitue, et fait notre force, ait été bêtement exposé aux yeux du monde entier, comme une pathétique solution de vieux tour d'illusionnisme suranné, mais la vivacité des rapports que nous entretenons avec le monde, notre capacité d'adaptation aux conditions de l'Époque et de son Instant, la parfaite tenue de notre *Entsagung*, la bonne qualité de nos dentitions, et l'absence totale — après avoir consulté de nombreux pharmaciens — d'auréoles de sueur sous mes bras sont autant d'éléments qui font ressortir aux yeux du public non prog-rock la singularité de notre identité artistique, musicale, médiatique et, tout simplement, humaine. Un plaisantin me demande, d'une voix qu'il croit tout à la fois gouailleuse et menaçante, « Et votre

identité nationale? ». Je lui réplique aussitôt par un « Ha, ha ! » sans réplique. Mais lui ignore mon implacable assertion et s'entête à jouer les roquets en modulant, d'une voix qu'il veut clownesque et pédante, « L'identité nationââle, nous, à Paillasson, nous la balayons ». Il ajoute ensuite, sur un ton mollasson qui doit être, selon lui, typique de la diction rencontrée chez les personnes exerçant le métier de médiateur socio-culturel, « Car c'est dans le respect des différences que s'épanouissent les différences ». Alors là, je deviens agressif. Je dis à ce morveux que le prétendu débat sur « l'identité nationale » lancé par le Président de la République et ses sbires pour gagner des électeurs en stigmatisant les étrangers n'autre effet que d'opposer les citoyens les uns aux autres et de provoquer le recroquevillement de la France sur un elle-même totalement fictif, périmé, et invivable *lato sensu*... je développe, ainsi, une argumentation qui me plaît, même si, de temps en temps, je n'en comprends pas bien certains passages. Et je conclus en assénant à mon détracteur qu'on devient français dès qu'on apprend à prononcer — et comprendre — son premier mot de français, et que ce n'est donc ni le droit du sang, ni le droit du sol qui forge l'appartenance nationale, mais la pratique de la langue. L'autre ironise évidemment, vulgairement, en me disant « Vous encouragez donc les jeunes Africaines à vous rouler des pelles ? ». Et moi, je lui renvoie, glacialement, la déclaration suivante. « Mieux vaut rouler des pelles que peler des roues, à la gomme coriace, comme vous,

coincé que vous êtes dans le froid de votre vieux véhicule national obsolète. Vous n'êtes qu'un pantin, tout juste bon à tourner, en vain, sur un manège pour enfants qui n'intéresse plus que les vieillards trop vieux et les pigeons aimant voir, d'en haut, les blancs impacts de leurs fientes former sur le dôme de l'édifice forain une constellation de points en rotation. » Et voilà, j'ai claqué le beignet au crypto-nationaliste. Tout ça, grâce à la force que me donne Paillason. Sans basse, sans micro, sans console de mixage, sans pédales d'effets, sans poitrines de filles au premier rang, sans buvette vendant 3 euros la bière en verre plastique transparent Kronembourg²⁵, à mains nues, sans même une [taffe de oinj], d'homme à homme. Seul, mais pas seul. Car porté en *background* par l'infinie solidité de notre groupe et de notre Art. Soutenu, non pas comme un tournesol, quelconque et solitaire, par un tuteur en faux bambou, mais par l'incroyable liberté vive dont nous sommes, tous les cinq, l'extraordinaire alambic. Cette absence d'entraves, que j'ai, moi-même, de plus en plus de mal à concevoir distinctement, tant les entraves sont absentes... cette absence d'entraves fait de nous des êtres qui perfectionnons nos qualités singulières tout en nous débarrassant des mauvaises croûtes que la pollution sociale — « normative », comme pourrait dire un philosophe foucaldien enfermé dans son discours contre l'enfermement — a formées sur nous depuis notre naissance. Nous sommes de jolis marrons d'Inde

25 Village d'Alsace et marque de bière ou l'inverse, c'est à dire, marque de bière et village d'Alsace.

qui jaillissons et rejaillissons, beaux, lisses, brillants, hors de nos bogues vertes vouées au brunissement. Nous sommes les oeuvres moulées qui naissent du moule brisé, nous sommes les rutilantes fèves polychromes qui se révèlent sous le jet du robinet de la cuisine pendant que des gens y finissent de manger la galette des rois. Et s'il faut tomber sur le carrelage et nous y briser, nous le faisons de bon coeur. Là, en fragments, nous poursuivons notre divagation productive. Il y aura des sillons de lumière poudreuse et dorée qui nous extrairont de la cuisine, en une ascension tournoyante, comme en ces anciennes gravures louisquatorziennes de feux d'artifices royaux. Et au terme de cette trajectoire de salut, nous réapparaîtrons, honnêtes, en plein orage, debout et musiquants, sur la scène du *13-or*, la discothèque que le cousin d'Edward nous avait indiquée le soir où notre car était en panne à la sortie de Monthléry. Mais vous l'imaginez bien, maintenant que vous nous connaissez un peu mieux, aucune scène, aucune expérience musicale ne nous fait reculer. Avons-nous poussé des hauts cris (et moi, moins que les autres), lorsque j'ai proposé d'intégrer, pour certains morceaux du groupe, en *live*, la prestation d'un *beatmaker* californien noir, dûment équipé d'un *laptop*, d'un clavier midi et d'une MPC 5000 ? Le rock progressif est suffisamment fort et polymorphe pour agglutiner à sa masse géante les rebondissements récemment modernes du *wonky hop* et de la *messy soul*. Vous en convenez de bonne grâce, je suppose, et il n'est point besoin d'entamer, avec vous

sur ce point, un débat qui nous verrait, inmanquablement, tomber d'accord . Quel ennui, dès lors, n'est-ce pas ? Pour cette histoire de *beatmaker* invité, je me suis contenté d'annoncer aux gars du groupe que « l'homme qu'on appelle LOK4L TW0 » arriverait à l'aéroport [Roissy-Charles De Gaulle], avec son laptop et son contrôleur midi, pour le jeudi 10 juin, jour de l'anniversaire de la copine de Brian, ce qui est une pure coïncidence dont tout le monde, ici, Brian compris, se contrefout. Edward, qui appliquait soigneusement du produit spécial sur la marqueterie de son clavier, s'est arrêté de frotter lorsque j'ai annoncé la nouvelle. Il m'a regardé, chiffon à la main, comme s'il découvrait, avec même pas de dégoût, mais avec mépris, que je venais de me métamorphoser en une pitieuse imitation de synthé Roland marquée d'un logo « Poland » dont la police de caractère tente de se rapprocher de celle de la prestigieuse marque originale. « Je te préviens, m'a-t-il dit. Si ce mec fout le bordel dans le tempo, s'il nous la joue trop *wonky*, je montre mon cul au public, pareil que devant les mecs de la CGT Spectacle au festival de Maurrez. » Peter a protesté en affirmant que nous ne pouvions ainsi tomber dans des attitudes infantiles tout juste dignes d'obscur formations de ska-punk manouche fascisant. Brian, d'un air très doux et très sincère, a précisé que les fesses d'Edward méritaient une meilleure mise en valeur, beaucoup plus artistique, en utilisant, pourquoi pas, une poursuite spéciale, de couleur coquelicot, qui lui serait dédiée pendant tout le *show*. « Montrer ton

derrière, a-t-il ajouté, ne va pas magiquement, ni même merlinement²⁶, remettre les samples du beatmaker en place dans le tempo officiel. Et le public croira même que cette exhibition de chair, de poils et de boutons rosâtres, aura été conçue, justement, pour accompagner et renforcer l'effet de décalage stylistique apporté par le *wonky hop*. Et si, au lieu de cela, je venais de réaliser sur on cul, équipé de deux micros adhésifs, un petit solo léger ? Là, vraiment, on serait dans l'esprit expérimental et audacieux de Paillasson. » Edward répondit qu'il s'en battait les couilles, ce qui me fit bien rire. Peter, un garçon qui sait ce que plaisanter veut dire, ajouta même finement qu'un solo de couilles amplifiées valait mieux qu'une valse de pénis inaudibles. Je me suis esclaffé, réjoui par l'incongruité de l'image, tout en disant à Peter que, sur le fond, j'étais entièrement d'accord avec lui. Je pense, en effet, que d'un point de vue symbolique, les bourses masculines sont porteuses (si je puis dire) de beaucoup plus de richesse (même si elles ne sont que deux) qu'une flopée de verges tendues vers on ne sait où pour faire on ne sait quoi et aller se fourrer, à coup, sûr dans des histoires invraisemblables. La couille est un lieu secret d'élaboration d'une sorte de liqueur essentielle d'où toute vie, et, partant, toute création, s'élance. Les fondamentaux de Paillasson se situent, donc, plus nettement dans la couille que dans le pénis. « Et mon cul c'est du poulet ? » lança alors Edward, évidemment vexé que son projet de geste ultime et subversif n'ait

26 Voire ni même houdinement ou davidcopperfieldement

pas recueilli nos suffrages. « À la limite, fit Peter; l'exhibition de tes fesses prendrait plus d'intérêt si, dans le même temps, en parfaite synchronisation, lok4l tw0 montrait ses mollets, non épilés, au public. » Edward et moi tombâmes immédiatement d'accord pour décréter que c'était une mauvaise idée. Il n'y aucun rapport cohérent entre la pilosité d'une fesse et celle d'un mollet. De plus, la notion de « peau », si elle est pertinente concernant la batterie — dont les fûts sont, justement, tendus de peaux —, il n'y a rien dans l'équipement de *beatmaking* qui ait un lien avec le mollet. Peter, qui tenait à son idée, proposa alors que LOK4L tw0 montre un bouton qu'il avait dans le dos ou sur le visage. « Ses machines sont couvertes de boutons, non ? » Edward et moi, on a ricané bêtement, tandis que Brian, que le sujet n'intéressait pas du tout, calait un pied de cymbale avec *La Prospérité du Pangolin*, le livre à chier que sa copine avait oublié lors de la dernière répète. Sans me laisser troubler par la vue de ce best-seller médiocre et putassier, je continuais de m'esclaffer dans la face de Peter. Quel naïf il faisait ! Comment pouvait-il imaginer un seul instant qu'un beatmaker noir californien de LA se balade dans le monde entier la peau couverte de boutons inélégants. « Là-bas, ces types, du fait du climat et de leur attitude cool, passent leur temps à mixer torse nu ». Peter poussa un un grognement énervé. Il le poussa, même, tellement ce grognement était compact. « Vous êtes des mecs compliqués, nous dit-il. Vous n'avez pas l'audace de vous lancer dans des

projets qui ne soient pas millimétrés douze ans à l'avance. Aucune prise de risque artistique ! » Cette dernière phrase est l'une des injures suprêmes qu'utilise volontiers le second mari de ma soeur, metteur en scène et chorégraphe qui ne porte ni catogan ni dreadlocks mais affectionne les jeans et les teeshirts noirs. J'ai répliqué à Peter que la vraie prise de risque, d'abord, c'était de jouer, tous les jours, avec lui, dans le groupe, et, qu'ensuite, cette prise de risque prendrait une intensité supplémentaire lorsqu'il parviendrait à ne plus porter la moustache. Je lui ai dit ça, délibérément, pour le déstabiliser, car Peter n'aime pas ses lèvres qu'il juge trop poupines. Alors, pour compenser cette vision dévalorisante qu'il a de lui-même — et sous le prétexte fallacieux que le groupe s'appelle Paillasson —, il a choisi la broussaille de poil. Là, c'est une des quelques fois où j'ai failli me faire casser la gueule par un membre de Paillasson. À chaque fois, ce membre du groupe était Peter. Mais l'adrénaline du danger m'a poussé à continuer. Je lui ai dit, à Peter, que le super guitariste des années 1970, Peter Frampton, auteur de *l'anthem* [rock-FM] [*Show me the way*] n'avait [jamais été moustachu](ou alors, pas longtemps), et que, pourtant, il assurait super bien à la gratte et qu'il se prénomait Peter. Alors Peter — notre Peter — m'a menacé de me « shower le way²⁷ » au moyen de son poing dans ma gueule. C'était chaud. Heureusement, Patron, qui passait par l'entrepôt des frères Mehdioui

27 Référence aux lyrics de la chanson « » de « Peter. Frampton... », classée XX au box office .

pour relever les numéros de série des amplis pour des histoires chiantes — mais utiles — d'assurance, a pu intervenir pour empêcher mon lynchage.

SAUT DE PAGE TECHNIQUE

« Peter, a-t-il dit calmement à Peter. Sais-tu que nous avons une date, après demain à l'*Usine à Chaussures* ? ». L'*Usine à Chaussures* est une friche industrielle du Nord de Paris qui est devenue un lieu musical et culturel assez à la mode. Un endroit où, si tu joues, tu gagnes le respect d'une quantité importante de jeunes équipés de pantacourts à motif camouflage, de dreadlocks, de *skate-shoes*, de *piercings*, de copines ethno-gothiques, et de canettes de bière anglaise de 50 cl. Paillasson se doit de rayonner vers les publics les plus divers. Pour que progresse la cause du prog-rock, (la prog-cause-prog-rock) sans pour autant tailler des croupières à la musique de teknival à 230 BPM, que nous respectons. « Si tu abîmes notre bassiste-chanteur, a affirmé Patron, souverain et étonnamment calme, il n'y aura pas d'*Usine à Chaussures*. Donc, pas de solo pour toi dans *Le blister du jambon blanc est malcommode à l'ouverture* ». Cette phrase-missile a stoppé Peter en pleine course. Le solo en question est sa toute dernière création. Et ça lui a demandé beaucoup de travail. Pour l'occasion, il a mis en service une guitare spéciale, conçue avec Yannick, son ami luthier, laquelle comporte 7 cordes (au lieu de 6). Cette septième corde étant, en fait, un rayon laser qui réagit quand les doigts fins et véloces de Peter viennent l'intercepter. Et ce laser-corde génère un son échantillonné aléatoirement, en « temps réel » à partir

de l'atmosphère sonore de l'endroit où on se trouve. Ce son échantillonné, ça peut être le larmoiement du synthé d'Edward, le bruit de fond d'un ampli, une syllabe chantée par moi, une sirène d'ambulance dans la rue... Ce jouet — aussi un instrument de vraie musique, cependant — est l'objet, voire même l'être, que Peter, à ce moment de sa vie, cherchait le plus au monde. Ne pas jouer à *l'Usine à Chaussures* avec sa nouvelle 7 cordes était une éventualité qui ne pouvait même pas porter le nom d'éventualité. Il m'a donc, Peter, épargné. Oh, ça n'aurait pas été bien loin. Il m'aurait tiré les poils internes de l'oreille et soufflé en plein nez la touffeur de son haleine de mangrove tout en me tordant la lèvre inférieure jusqu'à lui donner l'aspect d'un mollusque spiroïdal en viande de boeuf. Mais c'était toujours un moment pénible — et inutile — d'évité. « OK, a dit Peter. Vous êtes des monstres. Vous utilisez sur moi des méthodes de pression psychologique dignes des heures les plus sombres de notre Histoire. » Cette dernière phrase fait, aussi, partie de celles auxquelles le second mari de ma soeur, metteur en scène et chorégraphe, aime avoir recours. Mais je suis, peut être, un peu mauvaise langue. Car on ne peut reprocher à ce garçon de parler d'une période qu'il connaîtrait mal. En effet, depuis le début de sa carrière, il situe la presque totalité de ses créations dans la période 1940-1945. Je me souviens d'une adaptation de *Tartuffe* de Molière où le comédien qui interprétait le rôle-titre (c'est à dire Tartuffe et non Molière, précisons à tout hasard), occupait les fonctions de représentant du

Reichspropagandeleiter à Paris, au siège de la Gestapo, en 1943. Un moment de théâtre rieur, chaleureux et coloré, pas brechtien pour un sou, une bonne tranche de détente et de rigolade bien divertissante comme vous pouvez, aisément, l'imaginer. Il me souvient, aussi, avoir beaucoup souffert lors de la représentation de *On purge bébé*, de Georges Feydeau, que le second mari de ma soeur avait transposé dans le camp de concentration allemand de Buchenwald où les comédiens et figurants jouant les soldats nazis portaient tous des nez rouges de clowns. Paillasson, lui-même, a connu, une fois, ce genre de déboire scénique. C'était un ami de la copine d'Edward, il était bulgare et s'appelait Boln Gaest, ou Vulin Dobst, ou Lulin Aegst. Mais peut être portait-il un autre nom. Du genre Pablo Mendez ou Hyacinthe Kalomba. Mais il était bulgare, avec ses lunettes et son blouson en daim. Je précise que ses lunettes n'étaient, évidemment, pas en daim, mais en taffetas. Edward l'appréciait beaucoup, car ce garçon possédait un diplôme de l'Académie nationale des Arts du Théâtre et du Cinéma de Sofia. Edward lui avait même demandé, un jour, d'apporter son diplôme. Edward, vous l'avez compris depuis que vous lisez cette petite causerie, aime les documents écrits. Il a donc scanné le diplôme de Built Goev (appelons-le ainsi) et l'a placé dans l'une de ses valises à partitions. Built Goev, lui-même, n'a été placé dans aucune valise. Je ne sais pas si le Bulgare a compris l'extrêmement haute valeur de ce geste. C'était un garçon qui semblait un peu absorbé par sa quête intérieure et qui, au final, ne se gênait pas pour vous

taper des centaines de clopes et ne jamais payer quand on allait des canettes de soda au Leader Price²⁸ qui était près de l'entrepôt de répète. Le premier jour où on s'est réunis avec lui, Edward et la copine d'Edward pour discuter de la mise en scène de notre tournée dans le Périgord, j'ai compris, en moins d'une dizaine de secondes, que nous étions foutus. Gravement touchés. Mal en point. Grave. Blessés à mort. Bulit Goev (dont je rappelle ici, pour donner la mesure de la menace que nous affrontions, qu'il est l'auteur d'un inquiétant *Antigone à Technoland*, d'après Sophocle)... ce Halin Loviev, donc, avait fait réaliser des maquettes en trois dimension et des esquisses en couleur qui matérialisaient son — affligeant — projet. Dès que j'ai vu ce matériel diabolique (avouons-le) j'ai été foudroyé par un terrifiant flash-back d'enfance. J'étais en classe de troisième, et le collège nous avait emmenés au théâtre de Plessis-Couronne - scène nationale, pour assister à une représentation du *Cercle de craie caucasien* du plaisant Bertold Brecht, et ce, deux mois, à peine (le mot « peine » est ici on ne peut plus opportun) après nous avoir montré, dans le même lieu, *Madame de Sade*, du futile et divertissant Mishima. Nous souffrîmes tous beaucoup, élèves, professeurs, comédiens, techniciens. Brecht, lui-même, dut certainement se racler la gorge dans sa tombe brechtienne, en se disant qu'il avait peut-être poussé le bouchon un peu loin. Et là, donc, avec les maquettes du

28 Enseigne de supermarchés dits de *hard discount* où ne se trouve nulle pornographie.

Bulgare, je revivais ces instants pénibles. « Je veux que le public vous perçoive comme une entité traversée par des lignes de fracture, nous disait-il. Je veux que vos contradictions, vos peurs, soient mises à nu, dans toute la banalité de leur violence, et que vous apparaissiez, non plus comme un groupe, mais comme une fragmentation en mouvement ». Brian avait rétorqué immédiatement que tous ces fragments mis ensemble sur scène, ça faisait quand même un groupe, « un groupe de fragment », précisa-t-il. Bnoev éclata alors d'un petit rire nasal et demanda à la copine d'Edward un mouchoir en papier. « Ma mise en scène va faire de Paillasson un cadavre disséqué, nous précisa-t-il ensuite, avec un sourire doux, disgracieux et énigmatique. Mon décor, comme vous le voyez, représente l'intérieur de la piscine de Tchernobyl. Dans le bassin vide, jonché de déchets et de gravats, nous mettrons des mannequins gonflables, sans bouche, au nombre de quatre. Ça sera le symbole officiel et bourgeois du groupe Paillasson, ça sera une absence qui se criera elle-même à travers le grotesque inerte de ces pantins ». Je demandai au Bulgare si nous serions obligés de revêtir les déguisements de mulots que je voyais sur l'un de ses dessins. L'artiste me répondit qu'il hésitait encore et que, peut-être, nous n'aurions qu'à jouer en porte-jarretelles noirs et en chaussures à talons compensés souillées de vrais excréments. Je poussai un soupir de soulagement. Le déguisement de mulot, c'était vraiment trop pour moi. J'avais déjà chanté et

joué de la basse déguisé en Porcinet²⁹ et je n'en gardais pas un bon souvenir. Peter voulut, lui aussi, dire son mot. « Je trouve qu'il n'est pas juste qu'on ait que quatre mannequins. Et Patron ? Il fait aussi partie du groupe ! ». Boelv fit glisser vers Peter une esquisse en couleur. « Ne t'inquiète pas, Peter, ton Patron sera présent ». Sur le dessin, on voyait un homme, crucifié sur l'horloge géante de la piscine, vêtu seulement d'un slip en cuir noir clouté et d'un porte-jarretelle également noir. Son visage était masqué par une cagoule rouge. « En latex », nous précisa le Bulgare diplômé. Finalement, et heureusement, notre tournée dans le Périgord s'est faite sans la mise en scène du Bulgare insistant. Le pauvre garçon s'est en effet heurté à l'extraordinaire vitalité de Paillasson. Il a essayé de lutter pour résister à la puissance inouïe de remise en cause des idées reçues que notre groupe sait si bien produire, mais il a dû s'avouer vaincu. C'était un soir, tard, en pleine répétition. Dans l'entrepôt voisin, des amis des frères Mehdioui chargeaient et déchargeaient des camions, et ça nous obligeait à monter le son des amplis. On était en train de travailler le passage de *Direction, la vie* où je chante *a capella* « C'est bon, les nems ». Et Edward manifestait une certaine irritation. « Ça ne sonne pas bien, me disait-il. Vualin est d'accord avec moi. Tu sais qu'il a suivi des cours de chant et de déclamation lyrique avec Petera Schöngraaf, à

29 Porcinet, (*Piglet*, en anglais) est un petit cochon ami de Winnie l'Ourson (*Winnie the Pooh*), le célèbre héros de bandes dessinées et de dessins animés américains.

Hambourg. Et il perçoit exactement le même problème que moi. Il faut que tu intervertisses les deux parties de la phrase. Au lieu de *C'est bon, les nems*, il faut que tu chantes *Les nems, c'est bon* ». Tu verras. Ça sonnera beaucoup mieux ». Je répondis qu'il n'en était pas question car, dans ma tête, je pensais vraiment « C'est bon, les nems » et que chanter « Les nems, c'est bon », ça me créerait un court-circuit dans le cerveau. Le sournois Bulgare multi-diplômé a alors tenté de m'expliquer que j'avais tort. « En disant *C'est bon, les nems*, tu parles en premier de ta sensation personnelle, de ton plaisir gustatif, puis, ensuite, tu nommes l'objet qui te procures ce plaisir, c'est à dire les nems. Tu restes donc centré sur ta personne, tu t'enfermes dans ton corps et, de ce fait, ta voix ne peut prendre l'ampleur universelle que réclame le morceau. En commençant par *Les nems*, tu libères beaucoup plus ta cage thoracique (ton *Thoracic Park*³⁰ comme aime à le dire, je crois, Petera Schöngraaf), le volume d'air emmagasiné est plus important, le concept de nems prends corps par ta voix, et chaque humain de chaque pays, quel que soit son âge, son sexe, la couleur de son pantalon ou de sa casquette en tweed, sera touché par ton message ». Brian, qui était un peu fatigué et avait envie qu'on finisse assez vite la répète me proposa que je chante « J'aime les nems » car il y avait une belle rime interne, que c'était direct et que ça voulait dire

30 Edward (et à travers lui Petera Schöngraaf) fait référence de façon humoristique au célèbre film de dinosaures *Jurassic Park* réalisé en 2xxx par l'américain Steven Spielberg.

pareil que « C'est bon, les nems ». Dualin Moev fit alors immédiatement un signe de tête négatif. « Trop anecdotique », dit-il. Du coup, Brian quitta sa batterie et partit s'allonger sur Polyneva, sa grande pieuvre en peluche, dont il se servait, parfois, pour remplir l'une de ses grosses caisses afin de lui donner un son étouffé spécial que vous pouvez entendre, notamment, sur *Réchauffe le soleil triste*.

- - - - - ///SAUT DE PAGE TECHNIQUE/// - - -

Moi, je n'aimais pas du tout l'attitude d'Edward et de son Bulgare fuyant comme du yaourt. Je suis le bassiste-chanteur de Paillason, et l'ordre des mots dans les paroles, c'est vraiment mon job, mon « cœur de métier » comme dit mon frère qui est consultant en stratégie d'entreprise. C'est moi qui sais si ça passe ou pas. Je me suis donc mis un peu en colère et j'ai dit au Bulgare que son avis, finalement, ne m'intéressait pas, car, ça se voyait, il était vraiment le genre de mec à ne pas aimer sincèrement les nems. Et je trouvais ça dégueulasse de sa part de nous l'avoir caché depuis le début. Pourquoi ne l'avait-t-il pas dit à la copine d'Edward, la première fois qu'il l'avait rencontrée ? Ce Bulgare avait osé faire la connaissance d'une gentille fille sans méfiance en lui dissimulant, honteusement, qu'il n'aimait pas les nems. C'était vraiment un comportement de mec sournois et pas sympathique. En tant que bassiste-chanteur, et même en tant que personne, je suis capable de pardonner beaucoup, même qu'on n'aime pas les nems (et non qu'on nem pas les n'aime). Mais qu'on cache, délibérément, à tout un chaleureux cercle d'amis, qu'on n'aime pas les ~~n'aime~~ nems, c'est un comportement qui, sincèrement, me dérange énormément. Je ne vais pas dire — pour les raisons que vous savez — que cette dissimulation de la ~~haine des n'aime~~ haine des nems me rappelle « les heures les plus sombres de notre Histoire », mais je ne suis pas loin de dire ça, finalement. Et je n'ose même pas

chercher plus avant ce que ça me rappelle, cette haine du nem, parce que, je vous jure, je serais effrayé par ce que je pourrais découvrir comme turpitudes infâmes (et bulgares). Je pourrais, par exemple, découvrir que le Bulgare surdiplômé en AÆ déteste également le porc *chop suey*. Ce qui, avouez-le, serait le pompon. Je pourrais découvrir qu'il se nettoie les oreilles avec les serviettes chaudes, à la fin du repas, dans les restaurants asiatiques ou que, dans les mêmes restaurants, il choisit systématiquement, en dessert, une tranche napolitaine trigoût (chocolat, vanille, fraise). Ou bien alors qu'il se lave le matin avec du gel-douche à « l'aloë vera ». Ou qu'il méprise les hérissons. Ou qu'il ne sait pas nager le crawl. Stop. Je n'irai pas plus loin. La cause est entendue. Vous savez, désormais, qu'entre ce Vialin Linoev et Paillason il ne peut y avoir de terrain d'entente, que ce soit de rugby, de football ou d'aéromodélisme... Notre tournée dans le Périgord a donc bien eu lieu, mais sans la mise en scène du Bulgare gris et triste. Et nous nous sommes retrouvés, tous, dans la pureté de Paillason, dans un espace scénique où la seule metteuse en scène possible, c'était la musique elle-même, tous ces cris de son que nous expulsions de nos instruments, par où s'exprime l'éternel rituel d'une Humanité nimbée dans une aube éternelle (qui est loin d'être de la daube). On va se laver le matin à la rivière. Ce qu'on lave, je le précise, ce n'est pas le matin, mais la totalité de nos corps. Les femmes et les enfants font entendre des cris de joie naturelle non traitée et insouciant. Les hommes

foncent le sourcil, mais ne peuvent, au centre de leur barbe, empêcher la naissance d'un sourire ayant un lien évident avec ce qu'on nomme la « tendresse ». Deux tigres à dents de sabre du Miocène ont tenté de dévorer cinq enfants et leur grand-père (comme leurs congénères le firent dans la bande-dessinée *Rahan, le fils des âges farouches*) mais Peter, armé d'une guitare Fender en silex très pointue leur a tellement piqué la peau qu'ils en ont eu marre et se sont rabattus sur des ptérodactyles qui étaient en panne dans une clairière voisine. Je garde, donc, vous l'aurez compris, à la lumière de ces quelques évocation fugitives, un vraiment bon souvenir de nos concerts périgourdins. Une fois de plus, la totale liberté de Paillason a triomphé des petits obstacles sournois répandus à l'avance sur notre chemin par la vieille sorcière au nez verruqueux. Le vent nocturne de nos concerts nocturnes en plein air a baigné nos rêves immenses et leur a donné la consistance d'une sorte de *döner kebab* céleste tournant sur son axe dans un scintillement surnaturel d'huile de pépins de raisins turco-allemands issus de l'agriculture biologique. Quand à 22h40, à Périgueux, j'ai lancé vers la foule assemblée le refrain puissant de *Je dois aller tondre la pelouse, car demain il pleut*, j'ai senti monter en moi le frisson sans mensonge des souvenirs immuables de mon enfance, en cette époque mythique et marmoréenne où les téléviseurs couleur à écrans cathodiques ne donnaient accès qu'à cinq chaînes et où, dans le grand bac à sable central, au milieu de l'enceinte d'immeubles à stores de

toile jaune passée, on pouvait jouer avec des hannetons tout en échangeant des petites photos autocollantes de joueurs de football (Rocheteau, Domenech, Giresse, Couécou, Trésor, Platini, Dahleb, ...), plus connues, ces photos, sous l'appellation commerciale de « figurines Panini ». Je sens, et vous aussi, si j'en juge par les grommellements ronchons qui montent de la nuit lointaine, que je commence à me laisser emporter par les courants conjugués (et supérieurs en puissance au terrible *jet stream* du ciel) de l'émotion lacrymogène, du lyrisme facile et de la nostalgie à deux euros. Il serait donc temps que je cesse de me répandre en considérations diverses (non dénuées d'intérêt, cependant) sur Paillason, la Vie, la vie, la life, la Musique, la musique, le bon son qui déchire et les différentes formules d'abonnement au Gymnik Total Center de Beauharnais, au Kardio Top de Sénart ou bien, même, au Form'idable de Rambouillet. Vous souhaitez, je pense, rejoindre le déroulement normal d'une vie normale, loin du sac et du ressac, fascinant mais extrêmement mobilisant, de la vie tressautant d'un groupe de rock progressif en perpétuelle évolution par rapport à sa progression même. Paillason, vous le savez, est capable de tout encaisser (y compris les gros chèques), Paillason peut tout donner, tout recevoir, le rendre, le reprendre, le déchirer, le recoller, le redéchirer, le dissimuler sous les lattes du parquet, le répandre en fine poudre sur des kilomètres carrés de champs de maïs trans-genre et lesbien, ou bien le faire miroiter devant les yeux — enfin — émerveillés

d'enfants sursaturés des nocifs oligo-éléments des stimulations médiatiques et ludiques qui, via la télévision et les jeux, notamment, holdupent³¹ leur attention et empêchent que ne se déroule normalement leur processus d'individuation (les transformant quasi sûrement en adolescents psychopathes semblables à ceux qui commirent le tristement célèbre massacre du collège de la ville de Columbine aux États-Unis). Paillason, c'est à dire nous cinq, sommes un groupe, sommes une masse. « Massive ! » comme aiment à s'exclamer les MC dreadlockés des soirées de *sound-system* reggae. Mais vous, lecteurs et lectrices, ainsi que lectrices — individus au nombre de un, pris séparément, et de plusieurs lorsqu'on vous rassemble — vous ne disposez pas des ressources stomacales d'un groupe tel que le nôtre. Moi-même, qui vous parle par le truchement de ces lignes de mots écrits au moyens de lettres, je n'ai pas en moi l'inconcevable capacité³² de transcendance (de salon) que pourtant je produis et consomme avec et par Paillason. Qui suis-je, au fait, en dehors de mes fonctions de bassiste-chanteur-narrateur ? Quel est mon visage ? Et mon numéro de

31 Verbe forgé à partir du mot *hold-up*, lequel désigne une attaque, généralement, de banque où les victimes sont sommées de tenir (*to hold*) leurs mains en l'air (*up*) pendant que les malfrats piquent le frique, ce qui, vous en conviendrez n'est pas « chic », comme aurait pu le chanter le groupe de funk Chic, emmené par l'excellent guitariste Nile Rodgers lequel ne m'a jamais rendu la cassette VHS de *Mort sur le Nile* que je lui avais prêtée (on se demande pourquoi).

32 Non, ce n'est pas le nom d'une association d'action culturelle et sociale en milieu sensible, comme peut l'être par exemple « Uni-cités ».

sécurité sociale ? Et le diamètre exact de mes chaussettes de ville ? Pas une seule fois, dans les nombreuses lignes qui précèdent — et que je n'ai pas le courage dénombrer exactement —, je ne vous ai mentionné mon nom. Oui. Non. Je ne sais plus. Mais oui, finalement, nous avons encore tellement à apprendre les uns des autres, ensemble, oui, il est temps, je le sais, oui, oui, temps que je conclue cette narration pour mieux laisser place à la suite de notre relation. Le rock progresse, et nous, vous, moi, et les tortues d'eau qui barbotent fragilement dans les bassins antiques des palais crétois, chevauchons parfois ce monstre marin, cette chimère musicale, sur le dos de laquelle nous allons découvrir ce que nous ne savions pas ne pas pouvoir envisager d'ignorer comme étant impossible à ne pas connaître sans en être conscient. Oui, le rock progressif progresse, et se déplace par bonds et aime le *double dutch*, et trouve intéressant de participer à des compétitions de bobsleigh (pour peu qu'on lui foute la paix cinq minutes). C'est la vérité et je ne la cache pas. Mais nous, vous, ils, je, tu, moi, eux...moi encore et vous encore aussi, et les autres, sommes postés en aval, déjà en train de jeter les bases d'un amont qui n'aura que peu de lien avec le chanteur de charme français Marcel Amont, bien connu de certains de nos aînés. Et, finalement, c'est dans cette posture que nous sommes, tous, les plus beaux et les plus émouvants. Éclaireurs de notre peuple dont nous savons (sans faire de bulles), être à la fois les enfants et les parents, omnidirectionnels, trans-courants,

adaptables, mélancoliques, sans diarrhée, réactifs et bourrus, sauvés des eaux, fragiles et étonnants, moyennement poilus, tendus tout entier vers la production la plus pure et définitive d'une note de musique finale qui jamais ne s'éteint et, en elle, contient, en ses multiples oscillations — et dans la réverbération sans fin de la cathédrale de nos espoirs les plus fous —, les extravagantes polyphonies tuilées et orbitales qui feront s'agenouiller les milliards de pèlerins des siècles à venir. Certains, même, iront jusqu'à se mettre à plat ventre sans décoller le dos du sol, en signe de soumission bienheureuse. Et d'autres, aussi, également à plat ventre sur le dos, malgré la fraîcheur des dalles rudes, s'endormiront, bercés par la réunion des sons de Paillason, par l'immortelle alliance de Brian, Edward, Peter, Patron et moi-même. Et ce n'est pas pas là le moindre des avantages que l'on peut retirer d'une telle situation, convenez-en.

----- FIN -----

FIN : Prochaine causerie, comment s'appelle le chanteur-bassiste de Paillason ? /// Pas de pb avec le téléchargement : nos fans achètent les cassettes VHS à tirage limité avec des ongles de Peter et des cheveux de Brian. /// des trucs sexouels, chevouels///

///Beatmaker de LA qui tord le rythme et fais bugger ses MPC amené par Edward/// Collaboration avec un groupe de metal parodique Kooch Külott/, amené par Peter/// Brian lit, sur les conseils de sa copine, a lu *La Prospérité du Pangolin* qui lui sert à caler un pied de cymbale.

////////////////////

Edward : claviers, partitions dans valises, marqueterie sur clavier / flanger qui sature /psycho-rigide / coupe de cheveux 80's Joy Division avec crête fluokid/ Conflit avec Brian sur un passage en 15/16.

Brian : batteur > grand insecte ultra frissonnant /yeux pâles et globuleux /sensible /abat-jour de cheveux qui couvre le haut du visage/ grand gars osseux //gros bol de cheveux qui lui couvre les yeux et le moitié de son long nez

Peter : guitares, cheveux blonds bouclés, bière, aime les tekos / c'est son côté expansif, volubile, joyeux, fêtard, qui les séduit tous. Très imaginatif, et très concret à la fois

Narrateur : frère consultant en stratégie d'entreprise

////////////////////

On est un bête de groupe.

////////////////////

« Si vous êtes une paille à son, vous devez être capable de faire des tubes ! Ouahaha ! »

Un producteur stupide et ignorant, le nôtre.

////////////////////

grog-rock-----kraut-rock

//////////

Rêvé d'un cimetière pour chevaux derrière grilles avec morceaux de cadavres déposés. Grille en forêt de Marly.////////////////// indépendant//////////

Rêvé de Groucho.

Rêve du hold-up en avion d'eligne et des avions de chasse qui le crashent sur les pelouses d'un parc public ensoleillé, vision au ralenti de l'énorme morceau qui chute, entassement de fragments gros comme des classes préfabriquées.

////////////////// Faire un liste de remerciement (merciements ?) à tous les visiteurs du Gblo.//////

Le **rock progressif** avance par bonds, pratique le *double dutch*, et sait exécuter des figures de snowboard audacieuses, s'il juge que cela

est utile.

Le **rock progressif** se déplace par bonds, aime le *double dutch*, et trouve intéressant de participer à des compétitions de bobsleigh, pour peu qu'on lui foute la paix cinq minutes.

Le **rock progressif** se déplace par bonds, pratique le *double dutch*, et maîtrise parfaitement les diverses techniques de roulé-boulé.